This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

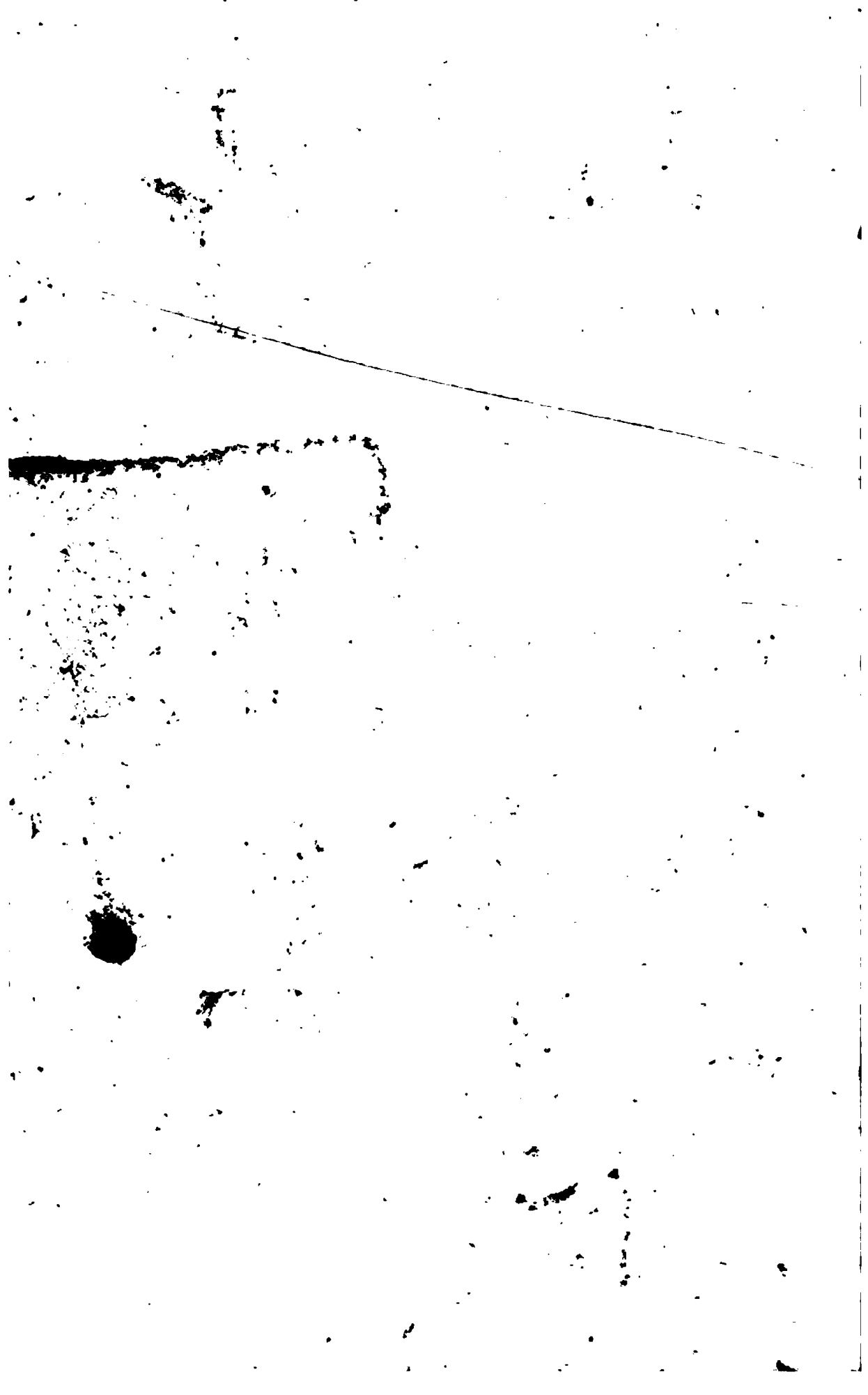
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet Fr II A 360



LE
BONHEUR,

POEME ALLÉGORIQUE,

EN QUATRE CHANTS.

NOUVELLE ÉDITION.

Revue & corrigée d'après le véritable Manuſcrit de l'Auteur.

C. A. HELVETIUS

POÉSIES

DE

M. HELVETIUS.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 JUL 1955
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

LE Bonheur eſt l'objet des deſirs de tous les hommes, & non pas de leurs réflexions. En le cherchant ſans ceſſe, ils s'inſtruiſent peu des moyens de l'obtenir ; & il ne leur a fait faire juſqu'à préſent que quelques maximes, quelques chanſons, & peu d'ouvrages.

Les Philoſophes de l'antiquité s'occupoient beaucoup de cet objet important ; mais ils ont donné plus de phraſes que d'idées. Il y a bien de l'eſprit dans les Traités *de vitâ beatâ*, *de tranquillitate animi*, de Séneque & très-peu de Philoſophie.

Les Moraliſtes modernes ſoumis à

la ſuperſtition, qui ne peut régner ſur l'homme qu'autant qu'elle le rabaiſſe & l'épouvante, ont fait la ſatyre de la nature humaine, & non ſon hiſtoire; ils promettent de la peindre, & ils la défigurent : ils exilent le Bonheur dans le Ciel, & ne ſuppoſent pas qu'il habite la terre. C'eſt par le ſacrifice des plaiſirs qu'ils nous propoſent de mériter ce bonheur, qu'ils ont placé au-delà de la vie. Chez eux le préſent n'eſt rien, l'avenir eſt tout; & dans les plus belles parties du monde, la ſcience du ſalut a été cultivée aux dépens de la ſcience du Bonheur.

Quelques Philoſophes modernes ont fait de petits Traités ſur le Bonheur; les plus célebres ſont ceux de Fontenelle & de Maupertuis.

Fontenelle, qui n'a été long-temps qu'un bel-eſprit, n'étoit pas encore Philoſophe quand il a fait ſon Traité. Il ne ſavoit pas alors généraliſer ſes idées; il répand dans ſon Ouvrage, quelques vérités utiles & finement apperçues: mais il arrange ſon ſyſtême pour ſon caractere, ſes goûts & ſa ſituation. Dans ce ſyſtême, les ames ſenſibles ne trouvent rien pour elles: il apprend peu de choſes ſur la maniere de rendre le Bonheur plus général, & nous dit ſeulement comment Fontenelle étoit heureux.

Maupertuis, eſprit chagrin & jaloux, malheureux, parce qu'il n'étoit pas le premier homme de ſon ſiecle; Maupertuis, avec le ſecours de deux ou trois définitions fauſſes, en donnant nos deſirs pour des tourmens, le

travail pour un état de ſouffrance, nos eſpérances pour des ſources de douleur, nous repréſente comme accablés ſous le poids de nos maux. Selon lui, l'exiſtence eſt un mal; & en parlant du Bonheur, il paroît tenté de ſe pendre.

Après ces triſtes & vains raiſonneurs, & d'autres dont nous ne parlerons pas, on doit entendre avec plaiſir un vrai Philoſophe, un homme aimable, aimé & heureux, parler du Bonheur; & nous penſons que le public ne verra pas ſans intérêt le Poëme que nous lui préſentons.

On y trouve une ſaine Philoſophie, de grandes idées, des tableaux ſublimes, de la verve, de l'énergie, une foule d'images & de vers heureux. Si le plan ne ſe trouve pas

exactement rempli, s'il y a de fréquentes négligences dans les détails, des tours, des expreſſions proſaïques, ſi l'harmonie n'eſt pas aſſez variée & aſſez vraie, ces défauts ſont en partie expiés par quelques beautés de la premiere claſſe. Pluſieurs de ces défauts ſe trouvent dans le Poëme de Lucrece, rempli d'ailleurs d'une fauſſe *Philoſophie*; & cependant ce Poëme a franchi avec gloire le long eſpace de vingt ſiecles.

Lucrece & M. Helvetius ſont morts avant d'avoir achevé leurs Poëmes. Nous eſpérons que le François ſera traité avec la même indulgence que le Romain a obtenue de ſon ſiecle & de la poſtérité. Il la mérite par ce deſir du bonheur des hommes qui eſt répandu dans cet Ouvrage, comme

dans le livre de l'*Eſprit*, & qui anima l'Auteur dans tout le cours de ſa vie.

CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS naquit à Paris au mois de Janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius & de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut perſécutée du temps de la réforme, & s'établit en Hollande, où pluſieurs d'entre eux ont poſſédé des emplois honorables. Le biſaïeul de M. Helvetius, premier Médecin des armées de la République, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des ſervices qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illuſtre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu ſous le nom du Médecin Hollandois. Louis XIV, dont les graces étoient ſi ſouvent

ce que doivent être les graces des Rois, c'eſt-à-dire, des récompenſes, lui donna des Lettres de Nobleſſe, & la charge d'Inſpecteur général des hôpitaux. Il mourut à Paris en 1727, regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ſes fils, héritier de ſes talens, cultiva, comme lui, la Médecine avec gloire. Il fut à Verſailles l'ami de toutes les maiſons dont il étoit le Médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, & alloit voir aſſidûment ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimoit beaucoup ſa femme, qui étoit belle & attachée à ſon mari, comme à tous ſes devoirs. Ils aimerent tendrement leur fils, & s'occuperent également de ſon éducation & du ſoin

de rendre ſon enfance heureuſe. Il n'avoit pas cinq ans lorſqu'ils le confierent à M. Lambert, homme ſage, qui vit encore, & pleure ſon éleve.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel Précepteur ne fît entreprendre au diſciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il eſt vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de Fées & des livres où régnoit le merveilleux. Mais il leur aſſocia bientôt la Fontaine, & même Deſpréaux dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au Collége, lorſqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changerent ſon caractere. Il étoit fort timide; il devint audacieux.

Son goût pour l'étude fut ſuſpendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au ſervice & ne reſpiroit que la guerre.

Les occupations minutieuſes dont on *le ſurchargeoit le dégoûterent. Il* ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la Rhétorique, le P. Porée, ſon Régent, s'apperçut que cet écolier *étoit très-ſenſible aux éloges. En* louant ſes premiers efforts, il lui en fit faire de plus grands.

La premiere jouiſſance de la gloire, en augmente l'amour. Le jeune Helvetius comblé d'éloges dans les exercices publics de ſon Collége, voulut réuſſir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord déteſté la danſe & l'eſcrime. Il excella depuis dans ces deux arts. Il a même danſé à l'opéra

ſous le nom & ſe maſque de Javillier, & a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne prit jamais le caractere de l'envie. Il aimoit ſes jeunes rivaux ; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de ſa diſcrétion dans ces petits complots que la ſévérité des maîtres & le beſoin du plaiſir rendent ſi communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au Collége lorſqu'il connut le livre de l'entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ſes idées. Il devint un zélé diſciple de Locke, mais diſciple, comme Ariſtote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de ſon maître.

Il porta dans l'étude du Droit l'eſprit philoſophique que Locke lui avoit inſpiré. Il cherchoit dès-lors les rap-

ports des loix avec la Nature & le bonheur des hommes.

Son pere, dont la fortune étoit médiocre & qui avoit encouru la diſgrace du Cardinal de Fleuri par ſon attachement à *M. le Duc*, le deſtinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir & lui laiſſer le temps de faire uſage de ſes talens. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, ſon oncle maternel & Directeur des Fermes à Caen. Là, Helvetius fut occupé des Lettres & de la Philoſophie, plus que de la Finance; & plus occupé des femmes que des Lettres & de la Philoſophie. Il apprit cependant en peu de temps & preſque ſans y ſonger, tout ce que doit ſavoir un financier.

Il avoit 23 ans lorſque la Reine, qui aimoit M. & Mme Helvetius,

obtint pour leur fils une place de fermier général. Il n'eut d'abord que le titre & une demie place : mais M. Orri lui donna bientôt la place entiere. C'étoit lui donner 100000 écus de rentes. Ses parens emprunterent les fonds qu'un fermier général doit avancer au Roi, & ils exigerent de leur fils qu'il prendroit ſur les produits de ſa place les rentes & même le rembourſement de ſes fonds.

Il avoit deux paſſions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il ſut jouir avec ſageſſe. Il deſtina d'abord les deux tiers de revenus au rembourſement de ſes fonds. Le reſte fut conſacré aux

dépenſes que ſon âge & la nobleſſe de ſon cœur lui rendoient néceſſaires.

Il avoit cherché, au ſortir de l'enfance, à ſe lier avec les hommes célebres dans les Lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ſes romans tant d'eſprit, de ſentimens & de verbiage, étoit ſouvent agréable dans la converſation. Il méritoit des amis par la délicateſſe de ſon ame & la pureté de ſes mœurs. M. Helvetius lui fit une penſion de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur & devenoit aigre dans la diſpute. Il n'étoit pas celui des amis de M. Helvetius pour lequel celui-ci avoit le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une penſion, il fut celui de ſes amis pour lequel il

eut le plus d'attentions & d'égards.

Le fils de Saurin, de l'Académie des Sciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation. Mais il étoit connu des gens de Lettres comme un eſprit étendu, juſte & profond qui avoit des connoiſſances variées, de la vertu & du goût. Il n'avoit alors pour ſubſiſter qu'une place qui ne convenoit point à ſon caractere. Il reçut de M. Helvetius une penſion de mille écus qui lui valut l'indépendance, le loiſir de cultiver les Lettres & le plaiſir de ſentir & de publier qu'il devoit ſon bonheur à ſon ami. Ce digne ami, lorſque M. Saurin voulut ſe marier, l'obligea d'accepter les fonds de la penſion qu'il lui faiſoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour

l'aimer & le ſecourir. Quelque ſoin qu'il ait pris de cacher ſes bienfaits, nous pourrions préſenter une liſte d'hommes connus qu'il a obligés. Mais nous croirions manquer à ſa mémoire, ſi nous oſions nommer ceux qui ont eu la foibleſſe de rougir de ſes ſecours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'Empire des Lettres. L'étendue de ſes lumieres, ſa philoſophie ſaine, la ſageſſe de ſa conduite, la variété de ſes talens, l'enjoûment de ſon eſprit, la facilité de ſon commerce, le rendoient agréable à pluſieurs ſortes de ſociétés. Son indifférence même étoit utile à ſa conſidération. Les ennemis de ſes amis, ſûrs de n'être pas ſes ennemis, le voyoient avec plaiſir. Il avoit de plus le mérite d'un grand

âge, & celui d'avoir vu ce ſiecle brillant dont notre ſiecle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéreſſantes qu'il rendoit plus intéreſſantes encore par la maniere de les placer. Ses contes & ſes plaiſanteries faiſoient penſer. Les femmes, les hommes de la Cour, les Artiſtes, les Poëtes, les Philoſophes aimoient ſa converſation.

M. Helvetius faiſoit ſa Cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un diſciple qui venoit propoſer ſes doutes avec modeſtie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & des Locke. Ce qu'il apprit ſur-tout de Fontenelle, c'eſt le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ſes idées.

Monteſquieu n'étoit alors que l'Auteur

teur des Lettres Perſanes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la converſation, M. Helvetius avoit apperçu le guide des Légiſlateurs. Monteſquieu devina auſſi quel homme ſeroit un jour ſon ami. Je ne ſai, diſoit-il, ſi Helvetius connoît ſa ſupériorité; mais pour moi, je ſens que c'eſt un homme au-deſſus des autres.

La Henriade, Poëme épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'hiſtoire de Charles XII, ſi ſupérieure à toutes les hiſtoires écrites en France, des pieces fugitives qui faiſoient oublier cette foule de riens agréables ſi communs dans le ſiecle de Louis XIV, une Philoſophie lumineuſe répandue ſur pluſieurs

genres, beaucoup de génie, pluſieurs ſortes de mérite, attiroient ſur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Perſonne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne ſe rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens qui dans leurs lectures cherchent de bonne-foi, du plaiſir ou des modeles, étoient ſes admirateurs. Le reſte à-peu-près compoſoit le nombre de ſes ennemis. Son amour pour les Lettres, ſon art de louer dont il n'a fait que trop d'uſage, ſa politeſſe, ſon envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. M. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ſes ſecrets les plus chers, c'eſt-à-dire, le deſſein & les deux premiers

chants de ſon Poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit conſultés juſqu'à ce moment, & un ami zélé pour ſa gloire.

On voit par pluſieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie de M. Helvetius.

Des hommes peu éclairés, & quelques amis, peut être jaloux, répétoient à M. Helvetius qu'il devoit ſon temps à d'autres études qu'à celles de la Poéſie & de la Philoſophie. » Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes les connoiſſances, de tous les Arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnaſſe de vos talens. Ils vous honoreront ſans doute, parce

que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette beſogne ſe fait comme on regle la dépenſe de ſa maiſon & le livre de ſon Maître-d'hôtel. Quoi ! pour être Fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penſer ? eh ! Atticus étoit Fermier-général. Les Chevaliers Romains étoient Fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus ».

Atticus continua. Il eſt d'uſage que la Compagnie des Fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des Fermiers. Ils ſont chargés de s'inſtruire des différentes branches des revenus, de veiller ſur les Commis & de faire exécuter les Ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*,

M. Helvetius viſita ſucceſſivement la Champagne, les deux Bourgogne & le Bordelois; & nulle part il ne ſe fit une loi de donner toujours raiſon aux Prépoſés de la Ferme, & toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiſcations; & ſouvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des Employés. La Ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame. Mais depuis, M. Helvetius ne fit de belles actions qu'à ſes propres dépens, & les Fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être ſouvent l'Orateur du peuple auprès de ſa Compagnie & du Miniſtre. On venoit d'employer dans les ſalines de Lorraine & de Franche-Comté, une machine

appellée graduation, qui diminuoit la conſommation du bois, mais auſſi la qualité du ſel. M. Helvetius propoſa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du ſel. Il eſt aiſé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorſqu'on venoit d'y établir un nouveau droit ſur les vins, qui déſoloit la ville & la province. Il écrivit à ſa Compagnie contre le nouveau droit, & fut indigné des réponſes qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à pluſieurs Bourgeois de Bordeaux. » Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous aſſembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos Employés : ils ne ſont pas deux cents. Je

me mettrai à leur tête, & nous nous défendrons; mais enfin vous nous battrez, & on vous rendra juſtice. »

Heureuſement ce conſeil de jeune homme ne fut pas ſuivi. Mais de retour à Paris, M. Helvetius appuya ſi bien les plaintes des Bordelois qu'il obtint la ſuppreſſion de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des ſubalternes, il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il propoſoit de donner plus de valeur aux terres du domaine; & c'eſt ainſi qu'il ſe rendoit utile à la fois, à la Ferme & à la Nation. Ces ſervices ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits eſprits, & il leur ptopoſoit de grandes vues; à des hommes endurcis par l'âge & par la Finance; & il leur

parloit d'humanité. Les malheureux qu'il ſoulageoit, le commerce des Gens de Lettres, ſes études & ſes Maîtreſſes, lui faiſoient à peine ſupporter les inconvéniens de ſon état. Son pere, qui avoit fait de lui un Fermier-Général, ne put jamais en faire un Financier. Il avoit rembourſé ſes fonds; & malgré ſes dépenſes en plaiſirs & en bonnes œuvres, il ſe trouvoit encore des ſommes conſidérables. Il acheta des terres & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entiérement aux Lettres & à la Philoſophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre ne rendroit pas malheureuſe.

Chez Madame de Graffigni, ſi connue par le joli roman des Lettres Péruviennes,

Péruviennes, il vit Mlle de Ligniville, & fut frappé de ſa beauté & des agrémens de ſon eſprit. Mais avant de ſonger à l'épouſer, il voulut la connoître. Il la voyoit ſouvent ſans lui parler de ſes deſſeins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin après un an d'obſervation, il vit que Mlle de Ligniville avoit l'ame élevée ſans orgueil, qu'elle ſupportoit ſa mauvaiſe fortune avec dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la ſimplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers ſa retraite, & lui en fit la propoſition qui fut acceptée. Mais avant de ſe marier, il voulut quitter la place de Fermier-général.

M. Helvetius, par complaiſance pour ſon pere, acheta la charge de Maître-

d'Hôtel de la Reine. Il n'étoit pas plus fait pour la Cour que pour la finance. Il fut très-ſenſible aux bontés de la Reine. Cette Princeſſe aimoit les gens d'eſprit, & traita bien M. Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ſes lumieres & ſes vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de ſervice & lui laiſſoit l'emploi de ſon temps.

Il ſe maria enfin au mois de Juillet 1751, & partit ſur le champ pour ſa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux Secrétaires qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus Fermier-général. Mais il leur étoit néceſſaire. L'un d'eux, nommé Baudot, étoit chagrin, cauſtique & inquiet. Sous le

prétexte qu'il avoit vu M. Helvetius dans ſon enfance, il ſe permettoit de le traiter toujours comme un Précepteur brutal traite un enfant. Un des plaiſirs de ce Baudot étoit de diſcuter avec ſon maître la conduite, l'eſprit, le caractere, les ouvrages de ce maître indulgent. La diſcuſſion ne finiſſoit jamais que par la plus violente ſatyre. M. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois en le quittant, il diſoit à Madame Helvetius. » Mais eſt-il poſſible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot. Non ſans doute. Mais enfin j'en ai un peu : & qui eſt-ce qui m'en parleroit, ſi je ne garde pas Baudot ? »

Il n'étoit occupé dans ſes terres que de ſes ouvrages, du bonheur de ſes

vaſſaux & de Madame Helvetius. Il pouvoit dire, comme Milord Bolingbroke dans une de ſes Lettres à Swift: » Je n'ai plus que pour ma femme, l'amour que j'avois autrefois pour tout ſon ſexe. »

Il avoit ceſſé depuis deux ans de travailler à ſon Poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches ſur l'homme. Dès ſes premieres méditations, il avoit entrevu des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, & le conduiſirent à d'autres; & il étoit livré entiérement à la Philoſophie, lorſqu'en 1755, il perdit ſon pere. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce Médecin illuſtre. Il connoiſſoit parfaitement ſon fils; c'eſt-à-dire, qu'il avoit de grandes

lumieres, & qu'il étoit ſans préjugés. Il vit avec plaiſir ce fils ſacrifier une grande fortune à l'eſpérance de la gloire. M. Helvetius regretta beaucoup un ſi excellent pere. Il refuſa de recueillir ſa ſucceſſion qu'il vouloit laiſſer entiérement à ſa mere. Après de longues conteſtations, il obtint qu'elle en conſerveroit la plus grande partie. La mort de ſon pere étoit le premier malheur qui juſqu'alors eût troublé ſa vie heureuſe, & ſuſpendu ſes occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force, & enfin en 1758, il donna le livre de l'*eſprit*.

Il ne s'eſt point fait d'ouvrage où l'homme ſoit vu plus en grand & mieux obſervé dans les détails. On a dit de Deſcartes qu'il avoit créé

l'homme. On peut dire de M. Helvetius, qu'il l'a connu. Il eſt le premier qui ait fondé la morale ſur la baſe inébranlable de l'intérêt perſonnel. Il eſt celui des Philoſophes qui a le plus diſſipé ces nuages, ces faux ſyſtêmes qui nous déguiſent à nous mêmes, & nous donnent de fauſſes idées de la vertu. Son livre eſt la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes ſociétés. Perſonne n'a mieux fait ſentir ſur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvéniens de toute conſtitution politique, où les avantages du petit nombre ſont préférés au bonheur du grand nombre. » Athéniens, diſoit Solon, vous ſerez ſi convaincus qu'il eſt de votre intérêt

de ſuivre mes loix, que vous ne ſerez pas tentés de les enfreindre ».

Voilà ce que doivent dire tous les Légiſlateurs, & ce que leur preſcrit M. Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au-deſſus de bien d'autres. C'eſt le ſtyle. Il eſt par-tout clair & noble. Lorſque l'Auteur parle d'une vérité nouvelle, ou abſtraite, il n'eſt que ſimple & précis. A-t-il accoutumé votre eſprit à ces idées neuves, ſon ſtyle prend de la majeſté, de la force & des graces. A-t-il à vous préſenter une de ces vérités qui intéreſſent plus particuliérement les hommes, il la pare des richeſſes de ſon imagination; & cette imagination, toujours ſoumiſe à la Philoſophie, l'embellit ſans l'égarer. Elle ne ſert

qu'à rendre les vérités plus ſenſibles, & , pour ainſi dire, plus palpables. C'eſt dans la même vue qu'il répand dans ſon livre tant de contes plaiſans ou intéreſſans. Ces contes ſont des apologues; & s'il les a un peu prodigués, il faut ſe reſſouvenir qu'il écrivoit en France, & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorſque cet ouvrage parut à Paris, les vrais Philoſophes l'eſtimerent, les petits Moraliſtes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlerent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent, & avec raiſon. Une femme célebre par la ſolidité & les agrémens de ſon eſprit, diſoit de M. Helvetius : » C'eſt un homme qui a dit le ſecret de tout le monde ».

Les éditions du livre de l'*eſprit* qui ſe ſuccédoient rapidement, ſon ſuccès chez toutes les Nations, le témoignage que l'Auteur pouvoit ſe rendre d'avoir fait un livre utile au genre humain, *les ſignes éclatans de la reconnoiſſance* univerſelle, le doux ſentiment de ſa gloire, guérirent bientôt les bleſſures qu'avoient faites à M. Helvetius la cabale & *l'envie. Il fut plus heureux* que jamais.

Il paſſoit la plus grande partie de l'année à ſa terre de Voré. Bon mari & bon pere, il y goûtoit tous les plaiſirs de la vie domeſtique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le ſentir. Une femme du monde diſoit en parlant d'eux : » Ces

gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfans.

M. Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre ſource de bonheur. A peine avoit-il été poſſeſſeur de ſa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à ſon caractere de bienfaiſance.

Il y avoit dans cette Terre un Gentilhomme nommé M. de Vaſſeconcelle. Il ne poſſédoit qu'un petit bien chargé de redevances au Seigneur ; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. M. Helvetius en achetant la Terre achetoit auſſi les droits ſur les ſommes qu'on devoit à Voré. Les Gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau Seigneur, ne manquerent pas d'exiger avec rigueur tout ce qui lui étoit dû.

Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorſqu'on lui annonça M. de Vaſſeconcelle. Celui-ci dit à M. Helvetius que l'état de ſes affaires ne lui avoit pas permis depuis pluſieurs années de payer ce qu'il devoit au Seigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état dans ce moment de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante & les arrérages d'une année. Il ajouta que ſi on en exigeoit davantage, & ſi on continuoit les procédures, on le ruineroit ſans reſſource. Il pria M. Helvetius de donner ordre à ſes Gens d'affaires de ceſſer leurs pourſuites. » Je ſais, lui dit M. Helvetius, que vous êtes un galant homme, & que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez

à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici un papier qui doit empêcher mes Gens d'affaires de vous inquiéter ». Il lui donne une quittance générale. M. de Vaſſeconcelle ſe jette à ſes genoux en s'écriant : » Ah ! Monſieur, vous ſauvez la vie à ma femme & à cinq enfans ». M. Helvetius le releve en l'embraſſant, lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre, & lui fait accepter une penſion de 1000 liv. pour élever ſes enfans.

D'autres Gentilshommes ou voiſins ou vaſſaux de M. Helvetius, eurent recours à lui dans leurs beſoins ; pluſieurs furent prévenus. Ceux qui pendant la guerre avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire ; ceux qui avoient des enfans à élever, un

bien en désordre, pouvoient compter sur le Seigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette classe, qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Etang, qui n'ont jamais voulu taire *les bienfaits qu'ils ont reçus de M. Helvetius.*

Si ses Fermiers essuyoient quelque perte, si l'année n'étoit pas féconde, il leur faisoit d'abord des remises, & souvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses Terres un Chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une Pharmacie bien fourbie de tout, & dont les remedes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à son état.

M. Helvetius alloit le voir ſouvent, il le conſoloit, il avoit ſoin qu'il fût bien ſervi; quelquefois il le ſervoit lui-même. Il avoit une maniere aſſez ſûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la choſe conteſtée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de payſans qui montroient des mœurs & de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour convives des vieillards, des femmes décrépites qui avoient toute la groſſiéreté de leur état, mais qui étoient juſtes & faiſoient du bien.

Il a fait ſouvent jouir ſes amis d'un ſpectacle délicieux, celui de ſon arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfans venoient l'entourer, l'embraſſer, pouſſoient des cris & verſoient

des larmes de joie. A ſon départ, ſon caroſſe étoit long-temps ſuivi d'une foule de ſes Vaſſaux ou ſeulement de ſes voiſins.

Il excitoit le travail dans toutes ſes Terres; & *il vouloit exciter l'induſtrie* à Voré, parce qu'elle pouvoit ſeule donner aux habitans une aiſance que leur refuſe la ſtérilité du terrein. Il eſſaya de faire faire du point d'Alençon. Mais juſqu'à préſent cet eſſai n'a pas réuſſi; il a été plus heureux dans une autre entrepriſe. Après avoir été trompé par des Agens infideles, ou peu intelligens, il a enfin établi une Manufacture de bas au métier qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il paſſoit toutes ſes matinées à mé-

diter & à écrire. Le reſte du jour, il cherchoit de la diſſipation. Il aimoit la chaſſe; mais pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas de multiplier le gibier. Il eſt vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de Braconniers. Il fit faire des défenſes ſéveres; mais les Gardes qui le connoiſſoient ne portoient pas fort loin la ſévérité. Un jour, un payſan vint chaſſer juſques ſous les fenêtres du château. M. Helvetius en fut irrité, & ordonna que cet homme fût veillé de près, & arrêté à la premiere occaſion. Dès le lendemain on lui amene le coupable. M. Helvetius ſort en colere, ſe leve, & court au chaſſeur que deux Gardes traînoient dans la

cour

cour du château. Après l'avoir regardé un moment. » Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : ſi vous aviez beſoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé ? Je vous en aurois donné. » Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au payſan, & lui fit donner du gibier.

Cependant Madame Helvetius, indignée de l'inſolence des Braconniers, aſſuroit ſon mari que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chaſſes. Il en convint & promit d'uſer de rigueur. Il ordonna à ſes Gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit ſur ſes Terres, & de le déſarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un payſan qui chaſſoit, lui ôtent ſon fuſil, & le conduiſent en

priſon, dont il ne ſortit qu'après avoir payé l'amende. M. Helvetius informé de cette aventure, va trouver le payſan, mais en ſecret, dans la crainte d'eſſuyer les reproches de Madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce Braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit ſe paſſer entr'eux, il lui paie le prix de ſon fuſil & lui rend la ſomme à laquelle l'amende & les frais pouvoient ſe monter. Madame Helvetius de ſon côté n'étoit pas tranquille. Elle diſoit à ſes enfans : » Je ſuis la cauſe que ce pauvre homme eſt ruiné : c'eſt moi qui ai excité votre pere à faire punir les Braconniers ». Elle ſe fait conduire chez celui qui lui faiſoit tant de pitié ; elle demande à quoi ſe monte la ſomme de l'amende

& des frais, & le prix du fuſil. Elle paie le tout; & le payſan reçut l'argent ſans manquer au ſecret qu'il avoit promis à M. Helvetius.

La même année, à ſon retour à *Paris*, *il lui arriva* une petite aventure qui prouve que ſa Philoſophie & ſa bonté ne le quittoient jamais. Son caroſſe fut arrêté dans une rue par une charette chargée de bois, & qui pouvoit ſe détourner aiſément, & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. M. Helvetius impatienté, traita de coquin le conducteur de la charette. » Vous avez raiſon, lui dit le payſan, je ſuis un coquin & vous un honnête homme; car je ſuis à pied & vous êtes en caroſſe. Mon ami, lui dit M. Helvetius, je vous demande pardon. Mais

vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer ». Il lui donna ſix francs, & le fit aider par ſes gens à ranger la charette.

Après avoir paſſé ſept ou huit mois dans ſes Terres, il ramenoit ſa famille à Paris, & y vivoit dans une aſſez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumieres & par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la ſemaine aux ſimples connoiſſances. Ce jour-là, ſa maiſon étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la Nation & de beaucoup d'étrangers; Princes, Miniſtres, Philoſophes, grands Seigneurs, Littérateurs étoient empreſſés de connoître M. Helvetius.

Un genre de vie ſi délicieux ne fut

interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, & connoître cette Nation célebre, à qui l'Europe doit tant de lumieres. Il vouloit voir l'effet *des bonnes loix & d'une adminiſtration vigilante*. Il partit pour Londres au mois de Mars 1764; il fut reçu du Roi, des hommes en place, des Savans, comme devoit l'être un *homme illuſtre* que ſa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes, il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvoit des Cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette inſolence que les étrangers reprochent quelquefois aux abitans de Londres.

En traverſant un bourg de la province d'York-Shire, un poſtillon maladroit le renverſa; les glaces de la chaiſe furent briſées, & le poſtillon qui avoit été fort froiſſé jettoit des cris. M. Helvetius que les éclats des glaces avoient bleſſé, ſortant de ſa chaiſe les mains ſanglantes ne s'occupa que du poſtillon. Quelques payſans qui étoient accourus pour les ſecourir, remarquerent ce trait d'humanité, & le firent remarquer à d'autres. Dans le moment, M. Helvetius fut environné de tous les habitans du bourg. Tous s'empreſſoient de lui offrir leur maiſon, leurs chevaux, des vivres, enfin des ſecours de toute eſpece. Pluſieurs, & même des plus riches, vouloient lui ſervir de poſtillon.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfans. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société leur est presque inconnu. Mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique. L'esprit de société rassemble à Paris des hommes qui ont le besoin des amusemens frivoles. L'esprit de société rassemble les Anglois pour s'occuper des intérêts de l'Etat & de la prospérité de leur Patrie. Ils ne cherchent pas les dissipations, parce qu'ils ont des jouissances solides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus souvent le signe de la folie que l'expression du bonheur; mais on y voit l'aisance & un sage emploi du temps. On voit un peuple sérieux, occupé & content. M. Helvetius en quittant ce

pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée & ſouffrante, répandit des larmes.

Il ceda l'année ſuivante aux inſtances du Roi de Pruſſe, & de pluſieurs Princes, qui depuis long-temps l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on ſavoit qu'il pouvoit ſe déterminer à voyager, les inſtances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit preſſé de ſe rendre à Berlin & de voir un grand homme. Le Roi de Pruſſe voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la ſienne. Il l'entretint ſouvent, & prit pour ſa perſonne & ſon caractere l'eſtime qu'il avoit pour ſon eſprit. Il fut accueilli avec la même conſidération chez pluſieurs Princes d'Allemagne, & ſur-tout à Gotha.

Il

Il remarquoit en général dans toutes ces Cours & dans la Nobleſſe Allemande, de la Philoſophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il réſulte de cet eſprit que ſous le joug de *pluſieurs Princes, dont la plupart* ſont deſpotiques le peuple n'eſt point miſérable. M. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore perſécuté en France. *Tous les Princes d'Allemagne* lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant ſi la perſécution s'étoit renouvellée contre lui, l'Angleterre eſt le pays qu'il auroit choiſi pour aſyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit diſſous l'Ordre des Jéſuites.

M. Helvetius avoit appris que ce Jéſuite qui avoit abuſé de ſa confiance, & trahi ſon amitié, ce Jéſuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la Reine, & animé contre lui les tartuffes de la Cour, étoit confiné dans un village, où il ſouffroit dans ſa vieilleſſe la plus extrême pauvreté, il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante LOUIS. » Portez-les, lui dit-il, au Pere ***, mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offenſé, & il ſeroit humilié de recevoir mes ſecours ».

M. Helvetius, dans ſa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*Eſprit*; mais il ne vouloit plus rien donner au public. Il voyoit la Philo-

ſophie perſécutée par des cabales puiſſantes, ſe former peu de diſciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé; mais il n'en étoit pas étonné.

M. Helvetius étoit revenu à ſon premier talent, & il ne s'occupoit plus que de ſon Poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laiſſé ſans en faire uſage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le quatrieme chant, & par une partie du troiſieme, qu'il a compoſé l'été dernier. Il comptoit travailler encore pluſieurs années à cet ouvrage, & le donner lorſque ſes amis & lui en ſeroient contens. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté!

On remarqua au commencement de 1771 quelques changemens dans ſon

humeur & dans ſes goûts. On ne lui trouva pas ſa ſérénité ordinaire. Il aimoit moins ſes converſations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit; il n'alloit preſque plus à la chaſſe. Ce changement n'alarmoit pas ſa famille & ſes amis. On étoit bien loin de le regarder comme un ſigne de décadence. On l'attribuoit à des cauſes morales. Ces dernieres années ont été l'époque de malheurs publics, auxquels M. Helvetius fut fort ſenſible. Le déſordre des Finances, & le changement dans la conſtitution de l'Etat, répandirent une conſternation générale. Un grand nombre de ſuicides dans le Royaume, un plus grand nombre dans la capitale, ſont des triſtes preuves de cette conſternation.

Des maux phyſiques l'augmentoient encore. Les récoltes n'étoient point abondantes. Tandis que la diſette a duré, les aumônes de M. Helvetius n'ont pas permis à ſes Vaſſaux d'en ſouffrir. Dans ces années malheureuſes, il a prolongé ſon ſéjour à ſa campagne, qui lui devenoit plus chere par le beſoin qu'elle avoit de lui. Et d'ailleurs le ſpectacle d'une miſere qu'il ne pouvoit ſoulager, lui rendoit triſte le ſéjour de Paris. Il y faiſoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduiſoit chez lui, avec beaucoup de myſtere, quelques nouveaux objets de ſa généroſité. Souvent en leur préſence, il diſoit à ſon valet-de-chambre: » Chevalier, je vous défends de parler de ce que vous voyez, même après ma mort ».

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ſes libéralités ſur d'aſſez mauvais ſujets; & on lui en faiſoit des reproches. » Si j'étois Roi, diſoit-il, je les corrigerois; mais je ne ſuis que riche, & ils ſont pauvres; je dois les ſecourir ».

Sa bonne conſtitution & une ſanté rarement altérée, ſembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il ſentoit qu'il perdoit ſes forces. Une attaque de goutte qui ſe portoit à la tête, & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoiſſance, & bientôt la vie.

Le 26 Décembre 1771, il fut enlevé à ſa famille, à ſes amis, aux infortunés, & à la Philoſophie.

Peu d'hommes ont été traités par la

Nature auſſi-bien que M. Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la ſanté & le génie. Dans ſa jeuneſſe il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles & réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans ſon caractere, c'eſt-à-dire, la douceur & la bienveillance. Il avoit l'ame courageuſe & naturellement révoltée contre l'injuſtice & l'oppreſſion.

Perſonne n'a dû être plus convaincu que lui que pour réuſſir à tout il ne faut que vouloir fortement. Il avoit été bon danſeur, habile à l'eſcrime, tireur adroit, Financier éclairé, bon Poëte, grand Philoſophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais ſans paſſion, & entraîné par les ſens. Il n'avoit pas

dans l'amitié de préférence excluſive. Il y portoit plus de procédés que de tendreſſe. Ses amis dans leurs peines, le trouvoient ſenſible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu néceſſaires. Sa converſation étoit ſouvent celle d'un homme rempli de ſes idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit aſſez la diſpute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penſer ceux qu'il en croyoit capables ; il diſoit qu'il alloit avec eux *à la chaſſe des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des auteurs ; & il ſe paroit ſi peu de ſa ſupériorité, que pluſieurs hommes d'eſprit qui le voyoient beau-

coup, ont été long-temps ſans la deviner. Il craignoit le commerce des Grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé *la gloire avec paſſion*, & *c'eſt la ſeule paſſion qu'il ait éprouvée* ; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inſpiré ſes bienfaits. Perſonnne ne *les a cachés avec plus* de ſoin. *Il* n'auroit pas donné à ſes plaiſirs un temps qu'il deſtinoit à l'étude ; & dans ſa jeuneſſe même, lorſqu'il étoit retiré dans ſon cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'aux malheureux.

LE
BONHEUR,
POEME ALLÉGORIQUE.
CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Le Poëte cherche dans quel état & dans quelle ſorte de biens la Nature a placé le Bonheur. Il interroge la Sageſſe, qui lui montre les avantages & les inconvénients de ce que l'homme appelle des biens : D'abord les plaiſirs de l'amour ; ils rendent l'homme heureux pendant quelques moments ; mais le dégoût & l'ennui les ſuivent ; & ceux qui ſe ſont trop abandonnés à ces plaiſirs, ſe trouvent dans un âge avancé, ſans reſſource pour le Bonheur. La Sageſſe lui montre les plaiſirs & les troubles de l'ambition, ſes ravages & ſes crimes. Le Poëte conclut que ſi les grandeurs ſont une ſource de plaiſir, elles donnent encore moins le Bonheur que les voluptés des ſens.

LE

LE BONHEUR, POEME ALLÉGORIQUE.

CHANT PREMIER.

PLONGÉ dans les ennuis, l'homme, diſois-je un jour,
Eſt-il donc au malheur, condamné ſans retour ?
Quels courans orageux, ô puiſſante Sageſſe,
De l'iſle du Bonheur me repouſſent ſans ceſſe !
Que d'écueils menaçans en défendent les bords.
Je vois tous les mortels jettés loin de ſes ports,
Voguer au gré des vents & ſans mâts & ſans voiles.
Si leur vaiſſeau perdu méconnoît les étoiles,
Viens me ſervir de guide, eh ! que puis-je ſans toi ?

Deſcends, & fais briller ton flambeau devant
moi.
Séduit par une longue & trop vaine eſpérance,
J'erre dans les détours d'un labyrinthe immenſe.
Eſt-ce dans les plaiſirs, eſt-ce dans la grandeur
Que l'homme doit pourſuivre & trouver le Bon-
heur ?
Sageſſe, c'eſt à toi de réſoudre mes doutes :
De la félicité tu peux m'ouvrir les routes.
Je dis ; un doux ſommeil appéſantit mes yeux ;
Et deſcendu ſoudain de la voûte des Cieux,
Un ſonge bienfaiteur dans l'azur d'une nue,
Préſente à mes regards la Sageſſe ingénue.
Simple dans ſes diſcours, aimable en ſon accueil,
Elle n'affecte point un pédantеſque orgueil.
D'une fauſſe vertu dédaignant l'impoſture,
Elle-même applaudit aux leçons d'Epicure.
Indulgente aux humains, de ſa paiſible Cour,
Elle n'écarte point & les jeux & l'amour.
Mortel, je viens, dit-elle, appaiſer tes alarmes,
De tes humides yeux je viens ſécher les larmes,
J'apprends qu'au haſard tu diriges tes pas,
Et cherches le Bonheur où le Bonheur n'eſt pas.
Je me trouve à ces mots au centre d'un bocage ;
Un onde vive & pure en rafraîchit l'ombrage.

Sous un bocage de myrte eſt un trône de fleurs,
Dont l'art a marié les brillantes couleurs.
Là, du chant des oiſeaux mon oreille eſt charmée.
Là, d'arbuſtes fleuris, la terre eſt parfumée;
Leurs eſprits odorans, leur ombre, leur fraîcheur
Tout invite à l'amour & mes ſens & mon cœur;
Dans ces lieux enchantés tout reſpire l'ivreſſe.
C'eſt ici, dit mon guide, ou regne la Molleſſe.
Je la vois: que d'attraits à mes regards ſurpris!
Les roſes de ſon teint en animent les lys.
Sur l'albâtre d'un bras ſa tête ſe repoſe.
Son corps eſt demi-nud, ſa bouche demi-cloſe;
Et tandis que ſon œil qu'enflamme le deſir,
Sur ſon ſein palpitant appelle le plaiſir,
Des Zéphirs indiſcrets l'haleine careſſante
Souleve ſon écharpe & ſa robe flotante.
Sa coquette pudeur aux tranſports des Amants,
Oppoſe ces dédains, ces refus agaçants,
Ces cris entrecoupés, cette foible défenſe,
Qui flattant leur eſpoir & provoquant l'offenſe,
Au deſir enhardi permet de tout tenter.
Quel nouveau charme ici me force à m'arrêter?
Ces Nymphes en chantant l'Amour & ſon délire,
Trop jeunes pour jouir, s'exercent à ſéduire.
L'une d'un pied léger ſuit un Faune amoureux,

Et ſes rapides pas ont devancé mes yeux.
En déployant ſes bras balancés par les Graces
L'autre entraîne en riant ſon amant ſur ſes traces ;
Modeſte dans ſes vœux, il demande un baiſer,
Qu'elle laiſſe ravir & feint de refuſer.
Aux pieds d'Omphale, ici, je vois filer Alcide.
Plus loin, Renaud, conduit ſous le berceau d'Armide,
S'applaudit dans ſes bras de l'oubli du devoir.
Il ne voit point encor ce magique miroir,
Qui doit, en lui montrant ſa honte & ſa foibleſſe,
L'arracher pour jamais des bras de la Molleſſe.
De ſon trône ombragé par un feuillage épais,
L'œil découvre des bois partagés en boſquets ;
Arêne des plaiſirs, voluptueux théatre,
Où variant ſes jeux, la vive Hébé folâtre.
Là, conduit par les Ris, je m'avance, & je vois
Des Belles s'enfoncer dans l'épaiſſeur d'un bois,
Fuir le jour & tomber ſur un lit de fougere.
Leurs appas ſont voilés d'une gaze légere ;
Obſtacle au doux plaiſir, mais obſtacle impuiſſant ;
Le voile eſt déchiré, l'Amour eſt triomphant.
L'Amant donne & reçoit mille baiſers de flamme,
Sur ſa brûlante levre, il ſent errer ſon ame,

De ſes ſoupirs preſſés le boſquet retentit.
Dans les bras du Plaiſir, la beauté s'embellit.
Plus loin, près d'un ruiſſeau, ſont les jeux de la lutte;
C'eſt-là qu'à ſon Amant une Amante diſpute,
Ce myrte, ces faveurs que ſa main veut cueillir:
Je les vois tour-à-tour s'approcher & ſe fuir.
La Nymphe cede enfin ſur l'arêne étendue.
Que de ſecrets appas ſont offerts à la vue!
Aux prieres, aux cris ſa pudeur a recours,
Vains efforts! Le Ruiſſeau réfléchit leurs amours.
Vainement ſa Naïade en ſes grottes profondes,
Dérobe ſes beautés ſous le criſtal des ondes.
L'Amour plonge, l'atteint, l'embraſſe dans les flots;
Et le feu du deſir s'allume au ſein des eaux.
Dans ces lieux de jouir tout s'occupe ſans ceſſe:
C'eſt ici que l'Amour prolongeant ſon ivreſſe,
Découvre un nouvel art d'irriter les deſirs,
Et d'y multiplier la forme des plaiſirs.
Je le ſens, dis-je alors, tout ſage eſt Sybarite.
Cherche-t-on le Bonheur? c'eſt ici qu'il habite.
Reine de ces beaux lieux, je ſuis à vos genoux;
Prêtreſſes du plaiſir, je me conſacre à vous.
Mais déja les Amans, plus froids dans leurs careſſes,

Sentent dans ces tranſports expirer leurs tendreſſes ;
Leurs yeux ne brillent plus des flammes du deſir,
Et les froides langueurs ſuccedent au plaiſir.
Au ſein des voluptés, je le vois, ô Sageſſe,
Le rapide Bonheur n'eſt qu'un éclair d'ivreſſe.
Et quoi ! pour ranimer les beſoins ſatisfaits,
La beauté n'auroit plus que d'impuiſſans attraits!
Quoi ! ces myrtes flétris ne jettent plus d'ombrage ?
Regarde, dit mon guide, au fond de ce bocage,
Vois ce cortége affreux de regrets, de douleurs,
Et les ronces déja croître parmi les fleurs ;
Quand Hébé diſparoît, le Ciel ici n'envoie
Que des chagrins cuiſans ſans mélange de joie.
Et ce temple où ton œil cherche encor le Bonheur,
Aſſiégé de dégoûts, n'eſt qu'un ſéjour d'horreur.
Quand le plaiſir s'enfuit, en vain on le rappelle ;
La flamme de l'Amour ne peut être éternelle.
C'eſt en vain qu'un inſtant ſa faveur te ſéduit ;
Le tranſport l'accompagne, & le dégoût le ſuit.
Hébé fuit à l'inſtant ; déja ſur ces bocages,
Borée au front neigeux raſſemble les nuages ;
Et ſur un char obſcur, tranſporté par les vents,
Le froid hiver détruit le palais du Printemps.

De ſes rameaux flétris la feuille eſt détachée,
L'onde ſe conſolide & l'herbe deſſéchée.
Implore, mais en vain le roi brillant du jour:
Sur le trône où régnoient la Molleſſe & l'Amour,
Que vois-je? c'eſt l'Ennui, monſtre qui ſe dévore,
Qui ſe fuit en tout lieu, ſe retrouve & s'abhorre.
Le front environné d'un rameau de Cyprès,
Il voit auprès de lui, pouſſant de vains regrets;
Ces Amans malheureux qu'aveugle déſir n'enflamme,
Sonder avec effroi le vuide de leur ame.
Déja l'Infirmité, les yeux éteints & creux,
Le corps demi courbé ſur un bâton noueux;
A de l'âge caduc hâté le lent outrage;
Et de ſon doigt d'airain ſillonné leur viſage.
Ils invoquent la Mort, eſpoir du malheureux:
Et l'inſenſible Mort ſe refuſe à leurs vœux.
Ici, je le vois trop, le Bonheur n'eſt qu'une ombre,
C'eſt l'éclair fugitif au ſein d'une nuit ſombre.
Sybarite, pourquoi ces régrets impuiſſans?
Quoi les plaiſirs paſſés ſont tes malheurs préſents?
Il pouvoit être heureux, repliqua la Sageſſe.
Que l'Amour de plaiſirs eût ſemé ſa jeuneſſe;
L'Amour eſt un préſent de la Divinité,

L'image de l'excès de ſa félicité.
Il pouvoit en jouir ; mais il devoit en ſage,
Se ménager dès-lors des plaiſirs de tout âge.
Que lui ſervent hélas ! ces regrets ſuperflus ?
L'inutile remords n'eſt qu'un malheur de plus.
Mais s'il eſt des inſtans, où plein de ſa tendreſſe,
Un Amant en voudroit éterniſer l'ivreſſe.
En fut-il un jamais, où libre de deſir,
L'ambitieux voulût s'arrêter pour jouir.
La grandeur qu'il obtient toujours porte avec elle,
L'impatient eſpoir d'une grandeur nouvelle.
De cet eſpoir rempli, naît un deſir nouveau ;
Et d'eſpoir en eſpoir, il arrive au tombeau.
A ces mots, entraîné par la main qui me guide,
Je me ſens tranſporté dans une plaine aride.
Là, s'élevent des monts couverts de toutes parts,
De débris, & de morts confuſément épars.
Leur croupe ravagée, & leurs ſuperbes faîtes
Sont frappés de la foudre, & battus des tempêtes.
Quel effroi me ſaiſit ! quels cris tumultueux !
Par quel eſpoir guidé ſur ces monts orageux,
Ce héros tente-t-il d'eſcalader leurs cîmes ?
Quel eſt ce roc altier, environné d'abymes,
Qui ſort d'entre ces monts, & monte juſqu'aux Cieux ?

O mortel, c'eſt ici que les ambitieux,
Étouffant le Remords & ſa voix importune,
Viennent à prix d'honneur conquérir la fortune;
Revêtir leur orgueil de ces biens apparens,
De ces titres pompeux qu'idolâtrent les grands,
De ces bandeaux ſacrés, de ce pouvoir ſuprême,
Fantôme du Bonheur, & non le Bonheur même.
Au pied de ce rocher, ſur ces débris épars,
Tu vois l'Ambition porter des yeux hagards.
Ce monſtre errant ſans ceſſe aux bords de ces abymes,
Rongé par les chagrins, eſcorté par les crimes,
Troublé par le préſent, rarement y peut voir,
L'avenir embelli des rayons de l'eſpoir.
La crainte prévoyante, à travers les ténebres,
Le lui montre éclairé par des lueurs funebres.
Il ſe hait, il ſe fuit : ſouvent pour le punir,
Le Ciel lui rend préſens tous les maux à venir.
O ! folle Ambition, pourſuivoit la Sageſſe,
Déja gronde ſur toi la foudre vengereſſe.
Lorſque la Trahiſon, la Fourbe & les Fureurs,
Ont applani pour toi la route des grandeurs;
Au trône où tu t'aſſieds, tu portes tes alarmes,
J'y vois ton voile d'or inondé de tes larmes.
Elle dit : & j'entends ſur ces monts caverneux,

L'Ambition pouſſer des hurlemens affreux
Avec un bruit pareil au long bruit du tonnerre,
Ses cris ſont répétés aux deux bouts de la terre.
Tous les ambitieux accourent à ſa voix,
Par trois chemins divers s'avancent à la fois.
Les premiers, précédés de la pâle Epouvante,
Le bras enſanglanté, la tête menaçante,
Marchent en décochant les fleches du trépas;
La Déſolation ſe roule ſur leurs pas;
L'eſclavage les ſuit, traînant ſes lourdes chaînes,
Et conjurant la Mort de terminer ſes peines.
Tu vois, dit la Sageſſe, avancer les Guerriers
Que la Victoire a ceints de coupables lauriers.
Fléaux du monde entier, ſes maux ſont leur ouvrage.
Mais quels triſtes accents! quel effroi! quel ravage!
De palais, de hameaux & de moiſſons couverts
Les champs à leurs aſpect ſe changent en déſerts.
Ici, vois la Terreur, à l'œil fixe, au teint blême,
Qui fuit, s'arrête, écoute & s'effraie elle-même.
Plus loin, c'eſt la Fureur, la froide Cruauté,
Qui de leurs pieds d'airain foulent l'Humanité;
L'aveugle Déſeſpoir qui nourri pour la guerre,
Le bras nu, l'œil troublé, court, combat & s'enferre.

Vois ces fiers Conquérans, ces superbes Romains,
Sous le poids de leur gloire opprefſer les humains:
Vois leurs pas deſtructeurs marqués par le carnage,
Les remparts enflammés éclairant leur paſſage,
Les temples de la Paix tombant à leurs regards,
Et les Arts épendus fuyant de toutes parts.
Tels ſont donc les mortels, dont la terre en ſilence
Adore les décrets, révere la puiſſance!
Par-tout on leur conſtruit des tombeaux faſtueux,
D'un pouvoir qui n'eſt plus monumens orgueilleux.
On les éleve au Ciel, l'Univers les admire;
Avec ſes deſtructeurs, c'eſt ainſi qu'il conſpire!
Et, qu'en défiant les fureurs des Héros,
L'homme les encourage à des crimes nouveaux!
O toi! d'un faux honneur imprudemment avide,
Qui dans les champs de Mars conſacres l'homicide,
O mortel! puiſſes-tu meſurer déſormais
L'héroïſme des Rois au bonheur des Sujets.
Mais plus loin quelle foule, humble en ſa contenance,
Par des ſentiers obſcurs, juſqu'à ces monts s'avance,

Et veut, en affectant le mépris des grandeurs,
Par ce mépris lui-même, arriver aux honneurs?
Quel monſtre les conduit: la ſombre Hypocriſie,
Aux crimes, à la honte, aux remords endurcie,
Qui ſe jouant de Dieu feint de le reſpecter,
Qui dans tous ſes forfaits oſe encor l'atteſter,
Pour marcher au pouvoir rampe dans la pouſſiere
Et cache ſon orgueil ſous la cendre & la haire.
Des aveugles mortels ce monſtre reſpecté,
Regne par l'impoſture & la ſtupidité,
Par la crainte d'un Dieu qu'en ſecret il blaſphême,
Par la crédulité qui s'aveugle elle-même.
Il guide ſur ces monts d'autres ambitieux;
Implacable en ſa haine, il écarte loin d'eux
La tendre charité, qui brûlant d'un ſaint zele,
Rend aux humains l'amour que les Dieux ont pour elle.
De toutes les vertus zélé perſécuteur,
La paix eſt ſur ſon front & la guerre en ſon cœur:
Avec horreur le Ciel, & le voit, & l'écoute.
Mais détourne la vue, & vois par cette route,
Sur ce même rocher, gravir ce Courtiſan,
Au Palais d'un Viſir, Caméléon changeant,
Qui rampant à la Cour, dédaigneux à la ville,
Perfide à ſes amis, à l'Etat inutile,

Et fier du joug des Rois qu'il porte avec orgueil,
Attend à leur lever ſon bonheur d'un coup-d'œil.
Que le Bonheur ſouvent eſt loin du rang ſuprême !
Vois ce Roi ſans ſon faſte & ſeul avec lui même:
Le Remords inquiet l'effraie & le pourſuit,
S'enferme en ſes rideaux, & le ronge en ſon lit.
Cependant juſqu'au pied de la roche fatale,
Où gronde le tonnerre, où la Fortune étale
Ces titres, ces honneurs, ſi chers aux préjugés,
Tous les ambitieux s'étoient déja rangés.
Prêts à l'eſcalader, ils s'avancent en foule;
La terre ſous leurs pas, mugit, tremble, s'écroule;
L'un échappe au danger & gravit ſur les monts,
L'autre tombe englouti dans des goufres profonds:
Je vois briller l'acier dans leurs mains meurtrieres:
Les Séjans orgueilleux frappés par les Tiberes;
Les Aarons à leurs pieds renverſer les Dathans;
Les Bajazets tomber aux fers des Tamerlans.
Dans mon cœur détrompé tout portoit l'épouvante;
L'Effroi glaçoit mes ſens, quand de ſa main puiſſante,
L'inconſtante Déeſſe, un bandeau ſur les yeux,

Elevant au hasard un de ces orgueilleux,
Elle-même le place au plus haut de son trône.
C'est-là que sous le dais l'ambitieux s'étonne,
Se plaint d'être à ce terme, où son cœur doit
sentir
Le malheur imprévu d'exister sans désir.
Eh quoi ! dit-il, frappé de terreurs légitimes,
Consumé de remords allumés par mes crimes,
Entouré d'ennemis prêts à me déchirer,
J'aurai donc tout à craindre & rien à désirer ?
Oui : ces ambitieux à qui l'on rend hommage,
Sages aux yeux du fou, sont fous aux yeux du
sage.
O toi ! loin du bonheur, par l'Orgueil égaré,
Homme, de ta grandeur & d'un titre enivré,
Contemple d'une vue & saine & réfléchie
Les deux extrémités qui limitent la vie ;
Connois le peu qu'il faut à ton être imparfait ;
En naissant, tes besoins sont un berceau, du lait :
A ta mort, un linceul, une fosse, une biere ;
C'est-là tout ce qui reste aux maîtres de la terre.
Mais quel homme insensible aux honneurs qu'on
lui rend,
Les contemple toujours d'un œil indifférent ?
On cherche le Bonheur dans le faste & la pompe ;

Mortels, aimez du moins celui qui vous détrompe.
Il vous dira qu'un Grand n'eſt rien ſans la vertu,
Que de quelque ſplendeur qu'un Dieu l'ait revêtu,
Il n'eſt à ſes regards qu'un léger météore,
Qui brille de l'éclat du feu qui le dévore.
Grand, dévoré d'ennuis, affaiſſé ſous leur poids,
Tu ſens à chaque inſtant les maux que tu prévois.
Je fuis de ton deſtin le ſpectacle funeſte,
Sageſſe, arrache-moi d'un lieu que je deteſte.
La terre s'ouvre alors, la mer monte & mugit,
L'Ambition s'envole & le mont s'engloutit.

IE

LE
BONHEUR,
POEME ALLÉGORIQUE.
CHANT II.

ARGUMENT.

Les richeſſes ſont moins des biens réels que le moyen d'en acquérir ; les chercher pour elles-mêmes, c'eſt n'en pas connoître l'uſage. Le riche ignorant éprouve l'ennui, le mépris des hommes à talens, des Savans. Il ne faut point de connoiſſances dans une fortune bornée ; la Nature indique les jouiſſances. Il faut des lumieres pour jouir d'une grande fortune, qui ne ſeroit qu'à charge, ſi elle ne donnoit de nouveaux goûts. Recherchez donc le commerce des Philoſophes & des Savans : Apprenez à penſer avec eux, en vous défiant de leurs ſyſtêmes. Les Stoïciens ont placé le Bonheur dans le calme d'une ame impaſſible ; état chimérique dont l'Orgueil veut perſuader l'exiſtence, ſans en être perſuadé lui-même.

LE BONHEUR, POEME ALLÉGORIQUE.

CHANT SECOND.

SI l'Amour, ſes plaiſirs, le Pouvoir, la Grandeur,
N'ouvre point aux mortels le temple du Bonheur,
Faudra-t-il le chercher au ſein de la richeſſe ?
On ne l'y trouve point, repliqua la Sageſſe.
La richeſſe n'eſt rien : ſes ſtériles métaux,
Ne peuvent enfanter ni les biens, ni les maux.
L'or a ſans doute un prix qu'il doit à ſon uſage ;
Echange du plaiſir entre les mains du ſage,
Dans celles de l'avare, il l'eſt du repentir.

Sans attrait pour les Arts, de quoi peut-il jouïr?
Non, ce n'eſt pas pour lui que Bouchardon enfante,
Que Rameau prend la lyre, & que Voltaire chante:
Qu'Uranie a tracé le vaſte plan des Cieux;
Que ſur un ſol encore aride & nébuleux,
Fontenelle répand les fleurs & la lumiere;
Et qu'au pied d'un ormeau, le front orné de lierre,
Il inſtruit les Bergers à chanter leur plaiſir.
L'opulent accablé du poids de ſon loiſir,
Aux dégoûts, à l'Ennui, conduit par l'ignorance,
Cherche en vain le Bonheur au ſein de l'Abondance.
Empreſſé de jouir, il ne jouit jamais,
Que du plaiſir groſſier des beſoins ſatisfaits.
Son imbécillité croît avec ſa richeſſe.
Ne t'en étonne point, ajouta la Sageſſe,
Diſciple des objets, dont il eſt entouré,
Tout homme à l'ignorance, en naiſſant eſt livré.
Du don de la penſée a-t-il fait peu d'uſage?
Dans ſon orgueil jaloux s'éloigne-t-il du ſage?
A la caducité parvenu ſans talent,
Son corps eſt d'un vieillard, ſon eſprit d'un enfant.
Rien ne chaſſe l'Ennui de ſon ame inquiete:
Sous ſes lambris dorés, que fait-il? il vegete.

De quelqu'éclat, mon fils, dont l'or frappe les yeux,
Son poſſeſſeur avide eſt rarement heureux :
Il a peu de vertus. Faſtueux, ſouple & traitre,
Tyran avec l'eſclave, eſclave avec le maître,
Comme l'Ambitieux, jaloux de ſes rivaux,
Sans avoir ſes talens, le Riche a ſes défauts.
L'un paroît à nos yeux toujours près de ſa chûte ;
L'autre eſt aux coup du Sort peut-être moins en butte.
Mais aux fameux revers s'il eſt moins expoſé,
Plus envié du peuple, il eſt plus mépriſé.
Les dangers que l'on brave ennobliſſent les crimes.
Tous les ambitieux paſſent pour magnanimes.
Plus criminels ſans doute, ils ſont moins odieux:
La Fortune en un jour les perd, nous venge d'eux;
Le ſort qui les attend, les dérobe à la haine.
Mais quelle eſt du mortel l'ame libre & hautaine,
Qui ne voit les grandeurs que d'un œil de mépris ?
Plus le péril eſt grand, plus pour un ſi haut prix,
Chacun portant en ſoi la ſemence du crime,
L'excuſe dans un autre, & trop ſouvent l'eſtime.
Le Bonheur n'eſt donc pas près des biens ſuperflus,
Relégué par le Ciel au Palais de Plutus.

Où le chercher, diſois-je ? eſt-ce auprès de ces
Sages,
Dont le nom eſt encor reſpecté par les âges ?
La Sageſſe me dit : on a vu des mortels,
Jaloux de s'ériger eux-mêmes des autels,
Oſer d'un Dieu moteur pénétrer le myſtere.
Mais ces Sages, mon fils, que l'Univers révere,
N'ont été bien ſouvent que d'adroits impoſteurs ;
Trop admirés du monde, ils l'ont rempli d'erreurs,
Et fait dans l'eſpoir vain d'expliquer la Nature,
Sous le nom de Sageſſe, adorer l'impoſture.
Un Perſe, le premier, ſe dit ami des Dieux,
Raviſſeur de la flamme & des ſecrets des Cieux :
Le premier en Aſie, il aſſemble des Mages,
Enſeigne follement la ſcience des Sages ;
Il peint l'abyme obſcur, berceau des élémens,
Le feu, ſecret auteur de tous leurs mouvemens.
Le Grand Dieu, diſoit-il, ſur ſon aîle rapide,
Fendoit avant les temps la vaſte mer du vuide ;
Une fleur y flottoit de toute Éternité.
Dieu l'apperçoit, en fait une Divinité.
Elle a pour nom Brama, la bonté pour eſſence ;
Ce ſuperbe Univers eſt fils de ſa puiſſance.
Par lui le mouvement ſuccédant au repos,
Du pavillon des Cieux a couronné les eaux.

Du ſédiment des mers ſa main pêtrit la terre.
Les nuages épais, ces foyers du tonnerre,
Sont, par le choc des vents, enflammés dans les airs.
Le brûlant Equateur ceint le vaſte Univers.
Brama du premier jour ouvre enfin la barriere;
Les Soleils allumés commencent leur carriere,
Donnent aux vaſtes Cieux leur forme & leurs couleurs,
Aux forêts leurs verdure, aux campagnes leurs fleurs.
Ami du merveilleux, foible, ignorant, crédule,
Le Mage crut long-temps ce conte ridicule.
Et Zoroaſtre ainſi, par l'orgueil inſpiré,
Egara tout un peuple, après s'être égaré.
Ce fut en ce moment que le Dieu du Syſtême,
Sur ſon front orgueilleux ceignit le diadême.
Voilé d'une orgueilleuſe & ſainte obſcurité,
Moins il fut entendu, plus il fut reſpecté.
Mais de la Perſe enfin chaſſé par la Molleſſe,
Il traverſe les mers, s'établit dans la Grece.
Il connoît, il a vu la cauſe en ſes effets;
Et la Terre & les Cieux ſont pour lui ſans ſecrets.
Héſiode prétend que ſur l'abyme immenſe,
Régnoit le ſombre Erébe & l'éternel Silence,

Alors que dans les flancs du chaos ténébreux,
L'Amour fut engendré pour commander aux Dieux.
Déja l'antique nuit qui couvre l'Empyrée,
Eſt par les feux du jour à moitié dévorée.
L'Amour né, tout s'anime & s'arrache au repos;
Le Ciel étincelant ſe voûte ſur les flots;
Thétis creuſe le lit des ondes mugiſſantes;
Et Tithée au-deſſus des vagues écumantes,
Leve un ſuperbe front couronné par les airs.
L'ordre né du chaos embellit l'Univers.
Ainſi dans des eſprits, admirateurs d'eux-mêmes,
L'orgueil de tout connoître enfante des ſyſtêmes.
Ainſi les nations, jouets des impoſteurs,
Se diſputant encor ſur le choix des erreurs,
Aux plus folles ſouvent rendent le plus d'hommages.
Ainſi notre Univers, par de prétendus ſages,
Tant de fois tour-à-tour détruit, édifié,
Ne fut jamais qu'un temple à l'Erreur dédié.
Hélas! ſi du ſavoir les bornes ſont preſcrites,
Si l'eſprit eſt fini, l'orgueil eſt ſans limites.
C'eſt par l'orgueil jadis que Platon emporté,
Crut que rien n'échappoit à ſa ſagacité.
Du pouvoir de penſer dépouillant la matiere,

Notre ame, enſeignoit-il, n'eſt point une lumiere,
Qui naiſſe, s'affoibliſſe, & croiſſe avec le corps;
Subſtance inétendue, elle en meut les reſſorts;
Eſprit indiviſible, elle eſt donc immortelle.
L'ame fut tour-à-tour une vive étincelle,
Un atôme ſubtil, un ſouffle aérien.
Chacun en diſcourut; mais aucun n'en ſut rien.
Ce n'étoit point aſſez: & l'homme en ſon audace,
Après avoir franchi les déſerts de l'eſpace,
De l'ame par degrés s'éleva juſqu'à Dieu.
Dieu remplit l'Univers, & n'eſt en aucun lieu;
Rien n'eſt Dieu, nous dit-il; mais il eſt chaque choſe.
Puis en longs argumens, il diſcute; il propoſe;
Il forme enfin ſon Dieu d'un mélange confus
D'attributs différens, de contraires vertus.
Trop ſouvent ébloui par ſa fauſſe éloquence,
Cachant ſous de grands mots ſa ſuperbe ignorance,
Il ſe trompe lui-même, & ſourd à ſa raiſon,
Croit donner une idée, & ne forme qu'un ſon.
Dans les détours obſcurs d'une ſcience vaine,
Falloit-il perdre un temps que la raiſon humaine,

Aux premiers jours du monde, auroit employé
mieux
A rechercher le vrai qu'à ſe créer des Dieux?
Folle en un eſprit faux, éclairée en un ſage,
Locke qu'elle anima, nous en montra l'uſage.
Choiſiſſons-le pour maître, & qu'en nos premiers
ans,
Il guide juſqu'au vrai nos pas encor tremblans.
Locke n'atteignit point au bout de la carriere;
Mais ſa prudente main en ouvrit la barriere.
Pour mieux connoître l'homme, il le prend au
berceau,
Il le ſuit de l'enfance, aux portes du tombeau,
Obſerve ſon eſprit, voit comment la penſée,
Par tous nos ſens divers eſt dans l'ame tracée;
Et combien des ſavans les dogmes impoſteurs,
Combien l'abus des mots ont enfanté d'erreurs.
D'un bras il abaiſſa l'orgueil du Platoniſme,
De l'autre il limita les champs du Pyrrhoniſme;
Nous découvrit enfin le chemin écarté,
Et le parvis du Temple où luit la vérité.
Pénétrons avec lui ſous ſa voûte ſacrée.
Mais quels monſtres nombreux en defendent
l'entrée!
La Pareſſe épanchant ſes funeſtes pavots,

Engourdit les eſprits d'un ſtupide repos.
Le Syſtême entouré d'éclairs & de nuag
En les éblouiſſant en écarte les Sages.
L'odieux Deſpotiſme eſcorté des gibets,
Commande à la Terreur d'en défendre l'accès.
La Superſtition du fond d'une cellule
En chaſſe, en l'effrayant, l'eſprit foible & crédule.
D'un bras impérieux le Beſoin menaçant,
Sur la porte du Temple arrête l'indigent.
L'opiniâtre Erreur le cache à la Vieilleſſe,
Et l'Amour en défend l'entrée à la Jeuneſſe.
Mais il s'ouvre aux mortels qui d'un pied dédaigneux,
Foulant les vains plaiſirs, les préjugés honteux,
Attendent leurs ſuccès de leur perſévérance,
Et font devant leurs pas marcher l'Expérience.
Ainſi des Aquilons & des courans vainqueurs,
Du haut des rocs de Malte on voit de forts Rameurs,
Par de conſtans efforts en ſurmonter les lames,
Le mobile élément s'entrouvrir ſous leurs rames,
Et de leurs coups preſſés fendant le ſein des eaux
Dans ſes ports étonnés remorquer leurs vaiſſeaux.
D'un aſtre impérieux la puiſſance ennemie,
Ou ſeme de douleurs le cours de notre vie,

Ou du moins y répand plus de maux que de biens.
Si je veux être heureux & jamais n'y parviens,
Si je ne puis jouir que de l'eſpoir de l'être,
Infortunés mortels, je ne ſais, mais peut-être,
Le Bonheur n'eſt pour nous que l'abſence des maux.

Sans doute, qu'endormi dans un parfait repos,
Le ſage inacceſſible à l'Amour, à la Haine,
Riche dans l'indigence & libre ſous la chaîne,
Porte indifféremment la couronne ou les fers.
Sous l'égide ſtoïque, à l'abri des revers,
Ce mortel doit jouir d'un calme inaltérable:
Que l'Univers s'écroule, il reſte inébranlable.

Apprends, dit la Sageſſe, à le connoître mieux;
Qui feint d'être inſenſible, eſt toujours orgueilleux.
Comment peux-tu, trompé par ſon dehors auſtere,
Prendre pour ſage, un fou, ſuperbe, atrabilaire,
Qui ſenſible aux plaiſirs, les fuit pour éviter,
Le danger de les perdre & de les regretter;
Qui recherche partout, la Douleur & l'Injure,
Comme les ſeuls creuſets où la vertu s'épure:
Qui toujours préparé contre un mal à venir
S'habitue à l'opprobre & s'exerce à ſouffrir;
Foule aux pieds la Richeſſe & brave la Miſere,

Se dévoue aux rigueurs de ſon deſtin contraire.
Livrant aux paſſions d'inutiles combats,
Vois ces foux inſulter aux plaiſirs qu'ils n'ont pas,
S'enivrer des vapeurs de leur faux héroïſme,
Apôtres & martyrs d'un morne Zénoniſme,
Préférer ſottement la douleur au plaiſir,
Et l'orgueil d'en médire au Bonheur d'en jouir.
Mais par leurs vains diſcours, comment donc, ô Sageſſe,
Ont-ils pu ſi long-temps tromper Rome & la Grece?
Ton eſprit, reprit-elle, en eſt-il étonné?
Chez des peuples altiers le Stoïciſme eſt né.
Comme un être impaſſible, il leur peignit ſon ſage;
Il portoit ſur ſon front le maſque du courage;
Son maintien eſt farouche, auſtere, impérieux:
Hélas: En faut-il tant pour faſciner les yeux!
Vois pouſſer à l'excès ſa feinte indifférence:
Vois, comme en tous les temps, ſéduit par l'apparence,
Et du joug de l'Erreur tardif à s'échapper,
L'imbécille univers eſt facile à tromper.
A ces mots je me trouve en une place immenſe,
Qu'un peuple curieux remplit de ſa préſence.

Là, s'éleve un bûcher, où la torche à la main ;
Un fier mortel s'affied avec un front ſerein.
Sur ce bûcher funebre, où ton œil me contemple,
Peuple, s'écrioit-il, apprends par mon exemple,
Qu'un ſage en tout état, égal en tout aux Dieux,
Eſt calme, indépendant, impaſſible comme eux,
Rien ne peut l'émouvoir : la dévorante flamme,
Qui pénetre ſon corps, n'atteint point à ſon ame.
La Crainte qui ſubjugue un courſier indompté,
Qui couche l'ours aux pieds de ſon maître irrité,
Et courbe un peuple entier au joug de l'eſclavage,
Peut tout ſur la Nature & rien ſur mon courage.
Il dit : à ſon bûcher lui-même il met le feu ;
La foule épouvantée, en lui croit voir un Dieu ;
Elle avance, ſe preſſe, elle s'écrie, admire.
Quel eſt donc, reprend-il, la terreur que j'inſpire ?
Que pourroit la douleur contre ma fermeté ?
Malgré moi j'admirois ſon intrépidité ;
Son courage féroce étonnoit ma foibleſſe ;
Alors que du bûcher la puiſſante Sageſſe,
Ecartant cette foule, appaiſe la clameur.
Le Stoïque la voit, il en frémit d'horreur :
A ce coup imprévu ſa conſtance s'étonne ;
Il pouſſe un cri plaintif, ſa force l'abandonne.

Son orgueil l'a laiſſé ſeul avec la douleur,
Et le Dieu diſparoît avec l'Admirateur.
Egaré, dis-je, alors, en ma route incertaine,
J'ai cherché le Bonheur & ma pourſuite eſt vaine.
Sans doute aux paſſions je devois réſiſter,
Télémaque ou Mentor, les fuir ou les dompter.
Non : je n'écoute plus leur trompeuſe promeſſe.
Quel eſt ce faux Bonheur promis dans leur ivreſſe ?
Quelques plaiſirs ſemés dans d'immenſes déſerts.
Sur leur illuſion, mes yeux ſe ſont ouverts.
Le tranſport d'un inſtant n'eſt pas le bien ſuprême.
Quels ſeroient ces faux biens qu'on pourſuit & qu'on aime,
S'ils étoient mieux connus, s'ils étoient comparés,
Au trouble, aux noirs ſoucis dont ils ſont entourés ?
C'eſt l'éclair allumé dans le ſanc des orages,
Qui d'un jour fugitif ſillonne les nuages,
Et dont l'éclat ſubit répandu dans les Cieux,
Paroît d'autant plus vif qu'ils ſont plus ténébreux.
Sous un Ciel éclatant d'une égale lumiere,
L'heureux doit commencer & finir ſa carriere.

Ce Bonheur, ô Mortels ! que nous recherchons tous,
N'eſt que l'enchaînement des inſtans les plus doux.
Qui pourra me l'offrir ? ô divine Sageſſe ;
Sur les lieux qu'il habite, éclairez ma jeuneſſe.
Nos plaiſirs orageux entraînent mille maux.
Le Bonheur ſeroit-il un ſtupide repos ?

LE

BONHEUR,

POEME ALLÉGORIQUE.

CHANT III.

ARGUMENT.

L'homme le plus heureux eſt celui qui rend ſon Bonheur le moins dépendant des autres, & en même-temps celui qui poſſede pluſieurs goûts auxquels il commande. C'eſt l'homme qui aime l'étude & les ſciences. Il eſt à la fois plus indépendant & plus éclairé. Il eſt des plaiſirs vifs que donne la Philoſophie, ſoit celle qui étudie la Nature, ſoit celle qui étudie l'homme. Le Philoſophe jouit même en ſe trompant. Il aime l'Hiſtoire qui ſert à l'étude expérimentale de l'homme. Il ne renonce point aux plaiſirs des ſens; mais il les maîtriſe. La Poéſie, la Muſique, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, ſont pour lui des nouvelles ſources de plaiſirs.

LE

BONHEUR,

POEME ALLÉGORIQUE.

CHANT TROISIEME.

AU faîte des grandeurs, au ſein de la Richeſſe,
Qui peut tourmenter l'homme & l'agiter ſans ceſſe ?
Quel ſerpent ſous les fleurs ſe gliſſe près de lui ?
Ce monſtre à l'œil glacé, dit mon guide, eſt l'Ennui.
Du venin qu'il répand la maligne influence,
Juſque dans ſon palais dévore l'Opulence.
Dans les bras du Plaiſir, dans le ſein des Amours,
Son ſouffle empoiſonné ternit les plus beaux jours.

Quel remede à ce mal ! ſans doute c'eſt l'étude ;
Plaiſir toujours nouveau qu'augmente l'habitude.
Aux charmes qu'elle t'offre abandonne ton cœur.
En elle reconnois la ſource du Bouheur.
En elle viens puiſer ce plaiſir dont l'uſage,
Convient à tout état, dans tous lieux, à tout âge :
Bonheur vrai, dont le Sage a la ſemence en lui.
Malheureux l'inſenſé qui l'attendant d'autrui,
Et qui de la Fortune ignorant le caprice,
De ſon Bonheur ſur elle a fondé l'édifice,
L'a mis dans les grandeurs, dans le faſte & les biens.
Il aura pour rivaux tous ſes concitoyens.
Vers des monts eſcarpés à ces mots elle avance.
Sur leur cîme je vois le Doute, le Silence,
La Méditation à l'œil perçant & vif,
La ſage Expérience au regard attentif ;
Enſemble ils aſſuroient par des travaux immenſes,
Les nouveaux fondemens du Palais des Sciences,
Ils y portoient déja le jour des vérités.
Ces monts par des mortels ſeroient-ils habités ?
Que vois-je à leur ſommet ? Des Sages, reprit-elle ;
Ils s'abreuvent ici d'une joie immortelle.

A leur puiſſante voix la Nature obéit ;
Son voile eſt tranſparent à l'œil de leur eſprit.
D'un pas ils ont franchi la borne qui ſépare,
Le vrai le plus commun d'un vrai fin & plus rare,
Dans les ſecrets du Ciel leurs yeux ont ſu percer;
Des effets à leur cauſe, ardente à s'élancer,
Leur raiſon a détruit le regne des preſtiges ;
A leurs ſages regards il n'eſt plus de prodiges.
Semblables à des Dieux ils ont peſé les airs,
Meſuré leur hauteur, ceintré notre Univers,
A d'uniformes loix aſſervi le Nature.
Dans la variété qui forme ſa parure,
Dans l'abyme des eaux, ſur les monts, dans les Cieux,
Que de ſecrets profonds ne s'offrent qu'à leurs yeux !
L'un examine ici, quelles forces puiſſantes
Suſpendent dans l'Ether ces étoiles errantes :
Comment en débrouillant l'immobile chaos
L'attraction rompit les chaînes du repos.
Cet autre a rallumé les flambeaux de la vie ;
De la rapide Mort la courſe eſt ralentie :
L'art émouſſe déja le tranchant de ſa faulx,
Et le temps eſt plus lent à creuſer les tombeaux.
Plus loin reconnois-tu ces ames courageuſes

Qui fendirent du Nord les ondes pareſſeuſes,
Ces flots qui ſoulevés & durcis par les vents,
Surnagent ſur les mers en rochers tranſparens.
Dans ces triſtes climats où leur gloire ſe fonde,
Sur un axe plus court ils font tourner le monde.
Que leurs vaſtes travaux étonnent mon eſprit!
Je ſens qu'à leur aſpect mon ame s'agrandit.
Ici, je pourrai donc épier la Nature,
Percer de ſes ſecrets la profondeur obſcure;
Je pourrai donc enfin rencontrer le Bonheur.
N'euſſai-je qu'un ſeul goût; il ſuffit à mon cœur.
Un doute cependant me ſaiſit & m'accable:
L'Erreur eſt de nos maux la ſource inépuiſable,
Elle s'ouvre un accès dans le plus grand eſprit:
C'eſt l'onde qui partout & filtre & s'introduit.
On la vit autrefois chez les Romains, en Grece,
Subjuguer dans Zénon, & charmer dans Lucrece.
Le plus ſage eſt trompé: ſouvent la Vanité
Doit mêler des ennuis à ſa félicité.
Mais Deſcartes m'entend: j'ai, me dit-il, moi-même,
Marché les yeux couverts du bandeau du ſyſtême,
Remplacé par l'erreur, les erreurs d'un ancien,
Bâti mon Univers ſur les débris du ſien.

Dois-je m'en affliger ? j'errai, mais comme un
Sage,
Et j'ai du moins marqué l'écueil par mon nau-
frage.
Il faut, dit Mallebranche, en faire ici l'aveu ;
L'on ne vit rien en moi, quand je vis tout en
Dieu.
Si je n'étincellai que de fauſſes lumieres,
Et ſi Locke a flétri mes lauriers éphémeres ;
Inſtruit par mes erreurs, il m'a pu devancer.
C'eſt par l'erreur qu'au vrai l'homme peut s'avan-
cer.
Si je me ſuis trompé ; ſi ma raiſon eſclave,
Des préjugés du temps ne put briſer l'entrave,
Pardonne, ô Vérité ! quand j'en reçus la loi,
Je ne t'offenſois pas ; je les prenois pour toi.
Il dit, & j'apperçois pluſieurs d'entre les Sages,
Qui mêlent en riant ſous des épais feuillages
Les voluptés des ſens aux plaiſirs de l'eſprit.
Quel eſt ſous ces berceaux le Dieu qui les conduit?
L'Amour a-t-il quitté les boſquets d'Idalie,
Pour les arides monts où ſe plaît Uranie ?
Ces Sages voudroient-ils ſe bannir de ces lieux ?
Non : mais, dit la Sageſſe, il ſont dans l'âge
heureux,

Où le Dieu de l'Amour les brûle de ſes flammes:
Doivent-ils, chaſtes foux, les éteindre en leurs ames?
Ma main entrelaça dans le ſacré Vallon,
Les myrtes de l'Amour aux lauriers d'Apollon.
L'Amour eſt un des Dieux à qui je rends hommage,
C'eſt le tyran d'un Fol, mais l'eſclave d'un Sage.
Il donne à l'un des fers, à l'autre des plaiſirs.
Ici, des ſens, du cœur, maîtriſant les déſirs,
L'heureux Anacréon, guidé par la Sageſſe
Des roſes du plaiſir colore ſa Maîtreſſe,
Dévoile ſes beautés & célebre l'Amour.
Chantre voluptueux il regne en ce ſéjour.
Jouiſſez des beautés que le Printemps fait naître.
La fleur à peine écloſe eſt prête à diſparoître.
En vos cœurs, diſoit-il, que l'heureux ſouvenir
D'un plaiſir qui s'éteint y rallume un déſir.
Cauſez avec Zénon, danſez avec les Graces.
Puiſſe l'Amour folâtre, empreſſé ſur vos traces,
De ſon ivreſſe en nous prolonger les inſtans.
Voyez ce papillon au retour du Printemps,
Comme il voltige autour d'une roſe nouvelle,
Se balance dans l'air, ſuſpendu ſur ſon aîle,
Contemple quelque temps ſa forme & ſes couleurs,

Et vole ſur ſon ſein pour ravir ſes faveurs.
Ainſi lorſque l'Aurore éclairant l'hémiſphere,
Vient rendre à la beauté le don heureux de plaire,
Ce papillon, c'eſt moi ; la roſe, c'eſt Doris.
Admirant de ſon ſein l'incarnat & les lys,
Mon avide regard contemple avec ivreſſe,
Son beau corps arondi des mains de la Molleſſe.
Ne puis-je du déſir modérer les fureurs ?
Je vole entre ſes bras & ravis ſes faveurs.
Dans l'excès du plaiſir nos ames ſemblent craître,
S'unir, ſe pénétrer & ne former qu'un être.
Mourons & renaiſſons ſur l'autel des Amours.
Peux-tu, dis-je, ô Sageſſe, écouter ces diſcours ?
Des fauſſes voluptés tel ſeroit le langage.
Non, ce n'eſt point ici la demeure du Sage,
Et le remords toujours mêle dans notre ſein,
Au nectar du plaiſir le poiſon du chagrin.
L'Ennui qui dans tous lieux pourſuit le Sybarite,
N'entre point, reprit-elle, au ſéjour que j'habite :
Et quand la jouiſſance attiédit ſes déſirs,
Le Sage en d'autres lieux cherche d'autres plaiſirs.
Apprends de-moi qu'un goût, alors qu'il eſt unique

Se change en paſſion & devient tyrannique ;
Que la variété rend vif un plaiſir doux.
Un homme a-t-il en ſoi, raſſemblé pluſieurs goûts ?
S'il en perd un, ſa perte eſt pour lui moins ſenſible.
En achevant ces mots, un pouvoir invincible,
M'a déja tranſporté près d'un vaſte Palais ;
Ses abords ſont couverts par un nuage épais ;
L'œil n'apperçoit au loin que ruines antiques :
Des débris entaſſés en forment les portiques,
Et ce Palais fameux par ſon antiquité
Eſt bâti par la Fable & par la Vérité.
Là, les crayons en main la Muſe de l'hiſtoire,
Eterniſe des morts ou la honte ou la gloire.
Le ſage la conſulte, & d'un œil curieux,
Voit comment l'amour-propre, en tous temps, en tous lieux,
Pere unique & commun des vertus & des crimes,
Creuſa de nos malheurs & combla les abymes ;
Forma des Citoyens, les ſoumit à des Rois ;
Fit, rompit, reſſerra le nœud Sacré des Loix ;
Eteignit, ralluma les flambeaux de la guerre,
Et mût diverſement tous les fils de la Terre.
Des antiques Romains, l'autre obſervant les mœurs,

Et leur férocité, germe de leurs grandeurs,
Voit chez eux aux Vertus ſuccéder la Richeſſe,
Voit ce Peuple vainqueur vaincu par la Molleſſe,
Et ſon trône conſtruit du trône de cent Rois,
S'écrouler tout-à-coup affaiſſé ſous ſon poids.
Quelques-uns moins amis d'une étude profonde,
Parcouroient d'un coup-d'œil tous les ſiecles du monde,
Qui ſemblables aux flots l'un ſur l'autre roulans,
Paroiſſoient s'abymer dans le gouffre du temps,
Et dans leur cours rapide entraîner & détruire,
Les Arts, les Loix, les Mœurs, les Rois & leur Empire.
Hélas! diſoit l'un d'eux, tout paſſe & ſe détruit;
Hâtons-nous de jouir, tout nous en avertit.
Homme inſenſé, pourquoi, ſi les mains éternelles,
Aux ſiecles, comme aux jours, ont attaché des aîles,
Pourquoi fuir les plaiſirs, t'épuiſer en projets,
Et pourſuivre des biens que tu n'atteins jamais?
[illegible] mon ame, lui dis-je, eſt ſurpriſe & ravie!
[illegible]eau d'obſerver ſur les monts d Uranie,
Les [illegible] employés pour mouvoir l'Univers,
De no[illegible] les ſoleils ſuſpendus dans les airs,

De voir, de calculer quelle force les guide,
Les fait flotter épars dans l'océan du vuide;
Comment des vaſtes cieux peuplant la profondeur,
Tant d'aſtres, différens de forme & de grandeur,
Séparés tous entr'eux par des déſerts immenſes,
Ont pour ſe balancer d inégales puiſſances:
Eſt-il moins beau de voir quels reſſorts éternels,
Et quel agent commun meuvent tous les mortels?
De dévoiler des temps l'obſcurité profonde;
D'obſerver l'amour-propre aux premiers temps du monde,
De le voir en nos cœurs créer les paſſions,
Eclairer les humains, former les Nations;
Contre l'outrage ici, déchaîner la Vengeance,
Là, contre l'aſſaſſin cuiraſſer la Prudence,
Et forger de ſa main la balance des Loix,
La chaîne de l'eſclave & le ſceptre des Rois;
De voir les Nations tour-à-tour ſur la terre
S'illuſtrer par leurs loix, par les arts, par la guerre;
D'examiner les mœurs dans chaque Etat naiſſant
De prévoir ſa grandeur ou ſon abaiſſement;
D'en découvrir la cauſe encore imperceptible;
Et d'un œil prophétique à qui tout eſt viſible,

De se rendre présens les siecles à venir ?

Qu'en ces lieux, ô Clio ! tu m'offres de plaisir!
Non : jamais sur ces monts la céleste Uranie,
A de plus grands objets n'éleva mon génie.
Sagesse, en ce moment je suis deux fois heureux;
J'unis deux goûts divers. Cependant à mes yeux
Le Temple du Bonheur, ne s'offre point encore.
Sans doute un Dieu l'habite. Est-ce en vain qu'on
l'implore ?
De ma félicité le Ciel est-il jaloux ?

Pourquoi le seroit-il ? créé pour tous les goûts,
Non ; tu n'es point heureux autant que tu peux
l'être.
Chaque instant, ô mon fils, ton bonheur peut
s'accroître.
Viens, il te reste encor des plaisirs à sentir ;
La carriere des arts à tes yeux va s'ouvrir.

Je me trouve à ces mots au milieu d'une plaine,
Dans un cercle argenté que forme l'Hypocrêne,
Est un bois de palmiers dont les épais rameaux,
Entrelacés par l'art, sont tissus en berceaux.
De leurs fronts reverdis descend un frais ombrage,

Mille feſtons de fleurs ſuſpendus au feuillage ;
Y parfument au loin les haleines des vents.
Quelle main a voûté ces Palais du Printemps ?
Sur ces gazons fleuris, quelle eſt cette Déeſſe ?

L'Imagination, répliqua la Sageſſe,
Qui peut rouvrir encor les gouffres du chaos,
Et produire à ſon gré cent Univers nouveaux.
Son œil perce au de-là du monde qu'elle embraſſe ;
Elle franchit d'un ſaut & le temps & l'eſpace.
C'eſt elle qui courba tous les cercles des Cieux,
Qui bâtit l'Empirée & créa tous les Dieux,
Qui perçant par l'Etna juſqu'au ſéjour des ames,
Y creuſa le Tartare, en alluma les flammes ;
Puis de-là, remontant à la clarté du jour,
Danſe avec les Sylvains, folâtre avec l'Amour ;
Au retour du Printemps chante Zéphire & Flore,
Et les prés émaillés des perles de l'Aurore.

Ici, le Jugement à ſes côtés aſſis,
La dompte, la dirige en ſes efforts hardis.
Aux œuvres du Génie avec elle il préſide.

Dans ces divers boſquets où le deſtin te guide,
J'ai raſſemblé les Arts : chacun a ſes autels.

Et quels ſont, dis-je alors, ces fortunés mortels,
Qui dans l'Art de Linus inſtruits par Polymnie,
Par leurs ſublimes chants, ont fait taire l'Envie?
Ceux dont les vers hardis, mais toujours pleins de ſens,
Ont ſubi, ſoutenu les épreuves du temps.
Tu vois Lucrece ici peindre aux regards du ſage,
Le vrai le plus abſtrait ſous la plus vive image;
Milton d'un feu ſolide enfermer les Enfers,
Ceintrer le pont qui joint l'Erebe à l'Univers,
Les Priors, les Boileaux, les Popes, les Horaces,
Ceindre la Vérité de l'écharpe des Graces;
Le hardi Crébillon évoquer la Terreur,
Et prêter dans ſes vers des charmes à l'horreur.
Non loin, Perſe eſt aſſis: enfans du ſeul génie,
Que mes vers, diſoit-il, plaiſent ſans harmonie,
Je n'imiterai point ces Rimeurs ſans talens,
Qui prodigues de ſons, mais avares de ſens,
Répandent ſans raiſon en phraſes débordées,
Un déluge de mots ſur un deſert d'idées.
Et je n'allierai point, imbécille orateur,
L'or pur des vérités au plomb vil de l'erreur.
Semblable au Dieu brillant qui colore & qui penſe,
Qui s'avance vers moi? Celui qui dans la France

Le premier emboucha la trompette de Mars ;
Né pour tous les plaiſirs, il chanta tous les arts.
Sa main cueille à la fois le laurier & la roſe,
Peint les travaux d'Henri, les charmes de Mon-
roſe,
Les fureurs des Clémens, les malheurs de Valois
Les tourbillons détruits par le Deſcarte Anglois,
Le rayon que Denis enfourchoit pour monture,
Et le Priſme où Newton en montroit la ſtructure.
Tel on voit dans un lac à la fois deſſiné,
L'objet le plus prochain & le plus éloigné,
Le côteau qui l'enceint, la forêt qui l'ombrage,
L'herbe, le jonc, la fleur qui borde ſon rivage,
Et l'Aſtre étincelant qui traverſe les Cieux.

J'entends l'air retentir de ſons harmonieux :
Je reconnus Quinaut : l'Amour montoit ſa lyre.
Du Dieu qui l'inſpiroit, il étendoit l'Empire,
Et dreſſoit ſes autels dans ces Palais changeans,
Travaux de tous les arts, plaiſirs de tous les ſens.

Plus loin, eſt l'attelier où l'heureuſe Peinture,
Toujours en l'imitant embellit la Nature.
Mille grouppes divers, chef-d'œuvres de ſon art,
Du ſpectateur ſurpris arrêtent le regard.

Il a cru voir des corps : ſa main impatiente,
Touche, veut s'aſſurer ſi la toile eſt vivante;
Et ſon eſprit encore incertain, curieux,
Doute qui l'a trompé du toucher ou des yeux.
Dans ce tableau hardi, je vois les mers émues,
S'élancer, ſe heurter & retomber des nues.
Par un nuage noir les Cieux au loin couverts,
Ne ſont plus éclairés que du feu des éclairs.
L'un peint le fier Renaud enchaîné par Armide,
L'autre a ceint d'un ſerpent le front d'une Eumé-
nide.
Plus loin je vois le Temps, qui, vengeur des héros
Traîne, étouffe l'envie aux pieds de leurs tom-
beaux.

Là du ſein entr'ouvert d'une vague écumante
Vénus ſort & paroît ſur l'onde mugiſſante.
L'Amour naît avec elle, & par elle eſt armé;
Du feu de ſes regards le monde eſt animé.
Pan dans le fond des bois a ſaiſi l'Oréade;
Neptune a ſous les eaux entraîné la Naïade;
Ixion dans ſa nue a pourſuivi Junon;
Proſerpine aux Enfers s'abyme avec Pluton.
Qu'en ces lieux, dis-je alors, j'aime à voir la
Peinture,

Donner des corps aux Dieux, une ame à la Nature !
Des gouffres de l'oubli retirer les héros,
Et par ce noble eſpoir en former de nouveaux !
Que de plaiſirs divers un ſeul goût fait éclorre !
Du temple du Bonheur ſi je ſuis loin encore,
Du moins à chaque pas que je fais en ces lieux,
Je me ſens à la fois plus ſage & plus heureux.
Je dis & j'éprouvois une joie inconnue,
Quand la Sageſſe offrit un héros à ma vue.
Que vois-je ? Un Prince ici ? . . C'eſt un Roi glorieux,
Qui protecteur des Arts & célébré par eux,
Releva leurs autels qu'avoit fondés la Grece.
Dieux ! qu'il eût été grand, ajouta la Sageſſe,
Si Socrate au conſeil, comme Alcide aux combats,
L'ardeur de conquérir n'eût point armé ſon bras!
De Céſar trop long-temps s'il ſuivit les veſtiges,
Son ſiecle fut du moins le ſiecle des prodiges,
Quand Louis par les Arts ſe laiſſant enchanter,
Embellit l'Univers, las de l'épouvanter.
Admire auprès de lui ceux qui durant ſa vie,
Ont par d'heureux travaux illuſtré leur Patrie.
Quand le goût des Beaux-Arts germera dans ton cœur,

De cent plaiſirs nouveaux vois croître ton Bonheur.
Déja l'Architecture en main prend ſon équerre ;
Elle a levé ſes plans. Là, du ſein de la Terre,
Tu vois ces longs leviers au même axe attachés,
Tirer en gémiſſant ces informes rochers.
Sous les coups du ciſeau le marbre ſe façonne.
Perraut courbe la voûte, arrondit la colonne,
Éleve, aſſemble, unit & préſente aux regards,
Un palais, le chef-d'œuvre & l'aſyle des Arts.
Vois le Nautre ceintrer ces ſallons de verdure,
Des Palais du Printemps varier la parure ;
Vois les tilleuls en boule & les ifs arrondis,
Cybele ſous tes pas déployer ſes tapis ;
Cent pompes à la fois puiſer dans les campagnes
Ce fleuve impétueux porté ſur les montagnes,
D'où ſe précipitant par de larges canaux,
L'onde roule en caſcade, ou s'éleve en jets d'eaux.
Muſes, que cette enceinte eſt par vous embellie !
Le Pujet y reçoit le ciſeau du Génie.
Vois dans ſon attelier le rocher transformé,
Sous les coups du marteau par degrés animé,
Tout-à-coup diſparoître & n'offrir à la vue,
Qu'Adonis expirant, ou Didon éperdue.

Trop doux pour me troubler, aſſez vifs pour me
plaire :
De paſſer tour-à-tour du Parnaſſe à Cythere ;
Et d'être en mon printemps attentif à cueillir,
Les fruits de la raiſon & les fleurs du plaiſir.

LE
BONHEUR,
POEME ALLÉGORIQUE.
CHANT IV.

ARGUMENT.

Le progrès des connoiſſances peut ſeul faire le Bonheur général & particulier. Les Rois inſtruits verront que le plaiſir de *faire du* bien eſt le ſeul plaiſir réel que donnent les grandeurs. Les hommes éclairés & bien gouvernés ſe rendront heureux en contribuant au Bonheur des autres. Mais le monde eſt encore loin de cet état. Sous le joug de l'oppreſſion des Rois & des Prêtres, le Sage doit jouir des Arts, du plaiſir d'aimer, & de celui d'éclairer les hommes autant qu'il lui eſt poſſible. Fable d'Oromaze d'Ariman.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 JUIL 1955
OF OXFORD

LE BONHEUR, POEME ALLÉGORIQUE.

CHANT IV.

COMPAGNE des vertus, ſublime Vérité,
Qu'inſtruit par tes leçons, guidé par ta clarté,
L'homme apprenne de toi que c'eſt le plaiſir même,
L'ame de l'Univers, le don d'un Dieu ſuprême,
Qui lui fera trouver, loin des mortels jaloux,
Son Bonheur perſonnel dans le Bonheur de tous.
O ſainte Vérité! c'eſt dans ton temple auguſte,
Que l'homme doit puiſer les notions du juſte.
Aveuglé par l'erreur, trop long-temps on l'a vu
S'égarer dans le crime en cherchant la vertu.

Il eſt temps que ta main déſille ſa paupiere.
Montre lui qu'ici-bas ton utile lumiere,
Peut ſeule ramener la paix & le Bonheur ;
Que le vice eſt enfin étranger à ſon cœur.
Si j'en crois l'Indien, il fut jadis un âge,
Où de l'homme innocent le vrai fut le partage.
On ne voyoit par-tout que des cœurs vertueux,
Des eſprits éclairés & des mortels heureux.
Ce ſiecle fortuné diſparut comme un ſonge.
Le ſiecle qui le ſuit voit le Dieu du menſonge,
Le ſuperbe Ariman échappé des Enfers,
Des ombres de l'erreur couvrir cet Univers.
La terre à ſon aſpect pouſſe des cris funebres :
Le cœur aime le vice & l'eſprit les ténebres :
On voit à la candeur, à l'ordre, à l'équité,
Succéder l'intérêt & la férocité.
La paix voile ſon front & fait place à la guerre :
Tout combat, tout périt, tout change ſur la terre.

Vous des bords de l'Indus fortunés habitans,
Vous les premiers témoins de ces grands changemens !
Qui vîtes de la nuit éternelle & profonde,
Ariman s'élever ſur le trône du monde ;
Puiſſé-je, en traduiſant vos ſublimes écrits,

Sur les maux à venir raſſurer les eſprits ;
Préſenter aux humains la douce & vive image,
Des vertus ; des plaiſirs, des mœurs du premier âge.
Je veux, lorſqu'empruntant un plus hardi pinceau,
J'aurai de leurs malheurs eſquiſſé le tableau,
Leur annoncer enfin qu'un ſiecle de lumiere
Doit rendre l'homme encore à ſa vertu premiere.
Oromaze engendré de cet immenſe feu,
Qui ſe meut, qui conçoit, veut, vivifie, eſt Dieu,
A peine dans les Cieux eut ſuſpendu le monde,
Qu'en faveur des mortels ſa main ſage & féconde,
Enrichit de ſes dons tous les climats divers.
Entre les habitans de ce vaſte Univers,
Il en eſt deux, ſur-tout, qu'il aime & qu'il inſpire,
L'un ſe nomme Elidor & l'autre Netzanire.
Que béni ſoit le Ciel, dit Elidor un jour,
Enchaînés à la fois par l'Hymen & l'Amour,
Couple d'époux amans, quel Bonheur eſt le nôtre !
Nous vivons, Netzanire, & vivons l'un pour l'autre.

Rappelle à ton eſprit ce jour où dans les bois,
Je m'offris à tes yeux pour la premiere fois ;
Je te vis, & l'Amour circula dans mes veines ;
Impatient d'aimer, je demandois tes chaînes.
Tu daignois m'écouter ; mes ſoupirs & mes vœux,
N'étoient point détournés par les vents envieux.
Tu brûlois de l'Amour qui dévoroit mon ame.
L'hymen loin de l'éteindre en irrite la flamme :
Elle réſiſte au temps ; chaque jour je te vois,
Plus adorable encor que la premiere fois.
Le rayon argenté de la naiſſante Aurore,
Eſt moins vivifiant, moins agréable à Flore,
Que ton regard ne l'eſt à ton époux heureux.
Etre charmant, ſais-tu ce que peuvent tes yeux,
Ta forme, ta beauté, ta grace enchantereſſe ?
Sais-tu ce qu'en un cœur elle porte d'ivreſſe ?
De ce corps façonné par la main des Amours,
N'as-tu jamais au bain admiré les contours ?
Mon ame juſqu'aux Cieux s'eſt ſouvent élancée ;
Plein de toi, j'ai ſouvent de l'œil de la penſée,
Voulu tout comparer dans ce monde habité ;
Je n'ai rien apperçu qui t'égale en beauté.
Si, diſtrait un inſtant de l'objet que j'adore,
Je fixe mes regards ſur l'éclatante Aurore,
Sur les cercles des Cieux, ſur les immenſes mers,

Sur ces orbes brûlans qui traverſent les airs,
Malgré l'étonnement qu'éprouve alors mon ame,
Ce ſpectacle n'a rien qui m'émeuve & m'enflamme.
Je ne ſens point en moi de ſecret mouvement,
Mon être enfin n'éprouve aucun grand changement.
Ce ſuperbe ſpectacle excitant ma ſurpriſe,
M'échauffe d'un plaiſir que mon ame maîtriſe.
Que je ſuis différent alors que je te voi !
Tout mon être ſe change en approchant de toi.
Le Ciel à mon amour lia mon exiſtence ;
C'eſt par toi que je ſens, c'eſt par toi que je penſe.
Loin de toi je te cherche, & tout m'eſt odieux ;
Mais lorſque ta préſence embellit ces beaux lieux,
Elle y répand l'eſprit & d'amour & de joie.
Aux ennuis dévorans mon cœur eſt-il en proie ?
Du chagrin près de toi perdant le ſouvenir,
Mes yeux n'y ſont mouillés que des pleurs du deſir.
Tranſporté, je regarde, & tranſporté je touche.
Le ſoir lorſque l'Hymen me conduit à ta couche,
Ta naïve pudeur irrite encor mes feux :
La grace eſt dans ton geſte & le Ciel dans tes yeux.

Occupé de toi ſeule, ô l'ame de ma vie !
Le don de te charmer eſt le ſeul que j'envie.
Que ſervent le ſavoir, l'eſprit & le talent ?
T'aimer, te plaire eſt tout, le reſte eſt un néant.
Des ſages quelquefois j'entends la voix ſublime,
Chanter les Dieux, le temps, le chaos & l'abyme,
Et peindre les beautés du naiſſant Univers :
Je ne ſais ; mais l'ennui ſe mêle à leurs concerts.
Auprès de ta beauté qu'eſt-ce que le génie ?
Diſcourant près de toi la ſageſſe eſt folie.
Tout eſt créé pour toi. La roſe en ce jardin
Croît pour qu'on la compare aux roſes de ton teint.
Près d'elle le Zéphir murmurant ſa tendreſſe,
De ſon ſouffle amoureux rallume mon ivreſſe.
L'amour, les doux baiſers, le chant de ces oiſeaux,
La vigne entrelaçée aux troncs de ces ormeaux,
L'ombre de ces boſquets, ces fleurs, cette verdure,
Et ces lits de gazons, & toute la nature
Me ramene à l'objet dont mon cœur eſt épris.
L'aſtre doré du jour, l'aſtre argenté des nuits,
Chef-d'œuvres que créa la parole féconde,

Montent-ils dans les Cieux pour embellir le monde?
Non : mais pour éclairer de leurs douces couleurs,
Le matin tes beautés & le ſoir tes faveurs.
L'onde qui réfléchit en cet heureux aſyle,
L'image préſentée à ſon miroir mobile,
De ſes limpides flots n'embraſſe ce ſéjour,
Que pour multiplier l'objet de mon Amour.
Mais le Soleil déja s'éleve en ſa carriere,
Au puiſſant Oromaze, au Dieu de la lumiere,
Il eſt temps de payer le tribut de nos vœux.
C'eſt lui qui te créa ; par lui je ſuis heureux.
C'eſt un Dieu de bonté que Netzanire adore ;
Les plaiſirs ſont ſes dons, & qui jouit, l'honore.
Au temple de l'Amour il plaça ſes autels :
Oromaze eſt heureux du Bonheur des mortels.
Elidor à ces mots embraſſe ſa compagne ;
Tous deux ſont parvenus aux pieds d'une montagne,
Que l'Aube matinale éclairoit de ſes feux.
Par un charme invincible, attiré vers ces lieux,
L'on ſe ſentoit forcé d'y diriger ſa courſe ;
Du penchant d'un rocher jailliſſoit une ſource ;
Dont les eaux ſerpentoient à travers mille fleurs,

De l'aſtre des ſaiſons tempéroient les ardeurs;
Les airs ſont parfumés par d'odorantes herbes.
Là, s'élevent dans l'air des platanes ſuperbes,
Dont les troncs, éclairés des premiers traits du jour,
Servent de périſtyle au temple de l'Amour.
Du milieu d'un baſſin des ondes bouillonnantes,
Jailliſſoient, retomboient en nappes tranſparentes.
De leur onde qui monte en différens canaux:
Les rayons de l'Aurore enflamoient tous les flots.
Ces flots par cent détours roulant vers la campagne,
D'une zone argentée entouroient la montagne.
Non loin montoit dans l'air le temple de l'Amour.
C'eſt-là que ces époux ſe rendoient chaque jour.
Ils alloient invoquant le Dieu de la lumiere,
A ſes ſacrés autels adreſſer leur priere.
Un cri s'eſt fait ouir du ſein des antres creux.
Des ſignes effrayans ont paru dans les Cieux;
Des gouffres du Ténare une vapeur obſcure,
Dans les airs répandue a voilé la nature;
La montagne s'agite & la terre frémit.
C'étoit l'inſtant fatal par le deſtin prédit,

Où

Où le fier Ariman, Dieu d'erreur & de haine,
Dieu terrible aux mortels, devoit briſer ſa chaîne.
De l'Univers ſoumis à ſa Divinité,
Le temple de l'Amour étoit ſeul excepté.
Sous ſon portique auguſte à la crainte docile,
L'heureux couple d'Amans court chercher un
aſyle.
A peine ils l'ont atteint que leurs yeux étonnés,
Se portent vers les lieux qu'ils ont abandonnés.
Quel ſpectacle effrayant ! l'aſtre de la lumiere.
Pâlit, ſuſpend ſa courſe & recule en arriere.
Les Cieux ne brillent plus que du feu des éclairs :
Un bruiſſement ſourd parcourt les vaſtes mers :
L'air ſouterrain mugit, s'échauffe, ſe dilate ;
Avec un bruit affreux la montagne s'éclate,
Et laiſſe appercevoir dans ſon flanc calciné,
Le féroce Ariman ſur un roc enchaîné.
Son corps eſt engourdi, ſon ame ſans penſée
Du ſommeil du trépas paroiſſoit oppreſſée,
Lorſqu'un coup de tonnerre ébranle & fend les
Cieux.
A ce coup Ariman s'éveille, ouvre les yeux.
Son état un moment l'humilie & l'étonne :
Mais ſa force renaît : il a ceint la couronne.
Le roc s'eſt abymé ; ſes fers ſe ſont briſés ;

Il lance autour de lui des regards embraſés
Qui répandent par-tout la crainte & les alarmes ;
Et ſa vue aux Dieux bons arrache quelques larmes.
Cieux, élémens, dit-il, & vous orbes brûlans,
Qui fécondez la terre & meſurez les ans ;
Ariman eſt vainqueur, adorez votre maître.
Que l'Univers enfin apprenne à me connoître,
Le ſceptre d'Oromaze a paſſé dans ma main,
Terre, aujourd'hui reçois ton nouveau Souverain ;
Vous monts que les forêts couronnent de verdure,
Grottes que rafraîchit une onde vive & pure ;
Bocages toujours verds qu'éclaire un demi-jour,
Temples par le plaiſir conſacrés à l'Amour ;
Jardin délicieux, Eden que l'on rénomme,
Ornement de la terre & délices de l'homme,
Diſparoiſſez ; les maux, les pleurs de l'Univers,
Vont me venger du Dieu dont j'ai porté les fers.
Mortels, c'eſt aujourd'hui que mon regne commence,
Foudres, que vos éclats annoncent ma préſence ;
Cieux, ſoyez attentifs à mes commandemens :
Vous mugiſſantes mers, & vous feux dévorans,
Tour-à-tour ſubmergez & conſumez la terre.
Élémens, entre vous, je viens ſemer la guerre.

Je te commande, ô Mort ! de décocher tes traits:
Que tout ſoit confondu ; je veux que déſormais,
La Phyſique en fouillant la profondeur des mines,
Ne découvre par-tout qu'un amas de ruines,
Et liſe avec effroi dans les bancs ſouterrains,
L'hiſtoire de la terre & celle des humains.
Mortels, vous rampez ſur les débris du monde.
Dans ſa deſtruction que l'enfer me ſeconde.
Oromaze n'eſt plus : j'ai vaincu mon rival ;
Que l'Univers phyſique, & l'Univers moral,
Eprouvent à la fois les coups de ma vengeance.
Homme, que le malheur, préſide à ta naiſſance ;
Que la faim, que la ſoif aſſiégent ton berceau :
Je charge la douleur de creuſer ton tombeau.
De tes divers beſoins chaque jour la victime,
Qu'ils portent dans ton cœur la ſemence du crime.
Mon pouvoir bannira la juſtice & l'honneur,
Je mettrai ſur le trône & le vice & l'erreur.
Leur pouvoir invincible opprimant l'innocence,
Contr'elle enhardira l'audace & la licence.
Le cruel deſpotiſme armé contre les loix,
Va dépeupler la terre, & maſſacrer les Rois.
Que l'homme dégradé ſe courbe à l'eſclavage ;
De la raiſon en lui j'étoufferai l'uſage.
Si ſon eſprit eſt vain, je ſaurai l'abaiſſer ;

Qu'abruti par la crainte, il n'oſe plus penſer.
Que la nuit de l'eſprit, ſuecede à la lumiere :
Homme crédule & vil, couvre toi de pouſſiere ;
De toi-même ennemi, vis dans l'affliction ;
Reçois pour ton Tyran la ſuperſtition.
A ſon ſceptre d'airain je ſoumets la nature.
L'eſprit ſera nourri d'erreur & d'impoſture ;
Le rebelle à ſes loix traîné dans les cachots,
Reconnoîtra ſon regne à des crimes nouveaux.
Par ſa ſtupide foi, que tout mortel m'honore.
Prêtres, baignez de ſang l'autel où l'on m'adore.
Trop indulgent, ſans doute, Oromaze autrefois,
N'impoſoit aux humains que leurs deſirs pour loix ;
On adoroit ce Dieu ſans crainte & ſans alarmes :
Mon culte plus ſévere eſt le culte des larmes.
Que l'Univers créé par ce Dieu bienfaiſant
A mon ordre en ce jour rentre dans le néant.
S'élevant à ces mots aux régions tonnantes,
Les airs ſont comprimés ſous ſes aîles peſantes.
Il plane ſur les vents qui lui ſervent d'appui :
L'impitoyable mort s'avance devant lui.
Ariman a déja d'une main meurtriere,
Sous la terre allumé le ſouffre incendiaire.
Les Cieux autour de lui ſont ſillonnés d'éclairs

Et des monts dont le pied ſert de voûte aux Enfers,
Et dont le front altier ne préſente à la vue,
Que des rochers de glace élancés dans la nue,
On a vu s'élever avec un bruit affreux,
Des rocs fondus, brûlans, & des torrens de feux.
De l'aride équateur juſques au Pole arctique,
La flamme avec fureur s'étend, ſe communique.
Le terrain ſoulevé ſe rompt avec effort.
L'Atlas brûle au midi, l'hécla s'allume au nord;
Et ſes feux réfléchis au loin ſur le rivage,
Verſent un jour affreux ſur ce climat ſauvage.
Les rocs avec fracas roulans dans les vallons
Font mugir les échos & friſſonner les monts.
Ce bruit affreux ſe mêle aux éclats du tonnerre:
Il gronde dans les Cieux, il roule ſur la terre.
Juſqu'en ſes fondemens le monde eſt ébranlé,
Des crêpes de la nuit le ſoleil s'eſt voilé.
Les vents ſont déchaînés, les vagues ſont émues;
Les flots amoncelés s'élevent juſqu'aux nues:
La terre a tous les yeux offre une mer ſans ports:
Le féroce Océan à ſurmonté ſes bords;
Il bouillonne, frémit, ſort des grottes profondes,
Où jadis Oromaze a renfermé ſes ondes,

Et ſes eaux ſe mêlant avec les eaux des Cieux,
Tout eſt détruit, tout meurt. En vain le malheureux,
Cherche encore un aſyle en ſa fuite incertaine,
Sur le ſommet du mont, ſur la cîme du chêne;
L'Océan l'y pourſuit : la mort avec les flots,
Monte, approche; il expire, englouti ſous les eaux.
La mer eſt cependant en ſon lit rappellée.
Le tonnerre ſe tait, l'onde s'eſt écoulée.
Quel ſpectacle d'horreur! ces cités autrefois
Aimables par les Arts, heureuſes par les Loix,
N'offrent de tous côtés à la vue interdite,
Qu'un aride déſert que la terreur habite.
Ariman ſent déja qu'il manque à ſon courroux,
Un nouvel Univers pour y lancer ſes coups.
Entre les élémens, ſa voix ſuſpend la guerre;
Son ordre tout puiſſant a repeuplé la terre:
Et trop sûr de trouver ſous des Cieux plus ſereins,
De nouveaux malheureux dans de nouveaux humains,
De la ſphere ébranlée il raffermit la baſe.
Les époux proſternés aux autels d'Oromaze.
Quel Dieu s'arme pour nous? s'écrioit Elidor,
L'Univers eſt détruit, & nous vivons encor.

Nous vivons, nous aimons, ô puiſſance céleſte !
Tu me conſerves tout ; Netzanire me reſte.
Tout entier à l'Amour dans ce palais de fleurs,
Dont l'art & le plaiſir ont mêlé les couleurs,
J'oublie & les mortels, & leurs maux & moi-même.
Il n'eſt point de douleur près de l'objet qu'on aime.
Je mêle tour-à-tour ſur ces lits odorans,
Les voluptés de l'ame aux voluptés des ſens.
Jure moi, quand la mort à la ſuite de l'âge,
S'approchant à pas lents de ce paiſible ombrage,
Dans la tombe avec toi viendra m'enſevelir,
Qu'elle me trouvera dans les bras du plaiſir.
De cet eſpoir ſi doux ton Amour eſt le gage ;
L'Amour eſt des mortels le plus bel apanage ;
C'eſt l'ivreſſe des ſens, le plus beau don de Cieux,
Le ſeul bien qui nous ſoit commun avec les Dieux.
Goûtons-le. Tu le ſais, lui répond Netzanire ;
Pour toi, juſqu'à ce jour, j'ai vecu, je reſpire.
L'Univers ne m'eſt rien. Hélas ! pour mon Bonheur,
Je n'ai rien deſiré qu'un déſert & ton cœur.

Mon ame, pour toi ſeul, à l'Amour acceſſible,
Au malheur des humains n'en eſt que plus ſenſible.
Il ſemble que l'Amour dont mon cœur eſt ému,
Exalte encore en moi l'Amour de la vertu.
Tu vois de toutes parts la terre ravagée :
Ah ! mon cher Elidor, elle n'eſt point vengée.
Du Dieu que nous ſervons renverſant les autels,
Ariman à ſon joug a ſoumis les mortels.
Sa rage en cet inſtant qui paroît adoucie,
Pour les rendre au malheur les rappelle à la vie.
Des vices qu'il inſpire il a fait leurs bourreaux ;
Il veut que chacun ſoit l'artiſan de ſes maux :
Pour les multiplier, il laiſſe à l'ignorance,
Le ſoin de féconder leur funeſte ſémence.
Du pouvoir d'Ariman affranchis les humains :
Que leurs indignes fers ſoient briſés par tes mains.
Il faut par ta préſence adoucir leurs miſeres,
Secourir les mortels : ces mortels ſont nos freres.
Sois pour eux ſur la terre un Dieu conſolateur.
Pour t'éloigner de moi s'il en coûte à ton cœur ;
Crois qu'il en coûte au mien ; & ſois ſûr que d'avance,
J'éprouve en ce moment tous les maux de l'abſence.

Mais

Mais n'importe ; je veux qu'en mon cœur agité,
L'Amour quelques inſtans cede à l'humanité.
Ton époux, à ces traits, reconnoît Netzanire:
Non, je n'en doute plus, c'eſt le Ciel qui t'inſpire.
Il me parle; & je vais à ton commandement,
Juſques ſur ſes autels, défier Ariman.
Dans ſes mains, ſi je puis, j'éteindrai le tonnerre;
Je vais me dévouer au Bonheur de la terre.
Tu le veux; ton deſir eſt ma ſuprême loi.
Puiſſé-je revenir plus digne encor de toi!
Il la quitte à ces mots. L'humanité le guide.
Il traverſe à grands pas une campagne aride :
Il y cherche des yeux ces vergers & ces champs
Qu'embaumoient les parfums d'un éternel Printemps;
Où Flore captivoit le Dieu léger qu'elle aime;
Où ſans art & ſans ſoins, la terre d'elle-même,
Et coloroit les fleurs, & muriſſoit les fruits.
Quels objets différens frappent ſes yeux ſurpris!
Il voit la bêche en main le travail & la peine,
Dégouttans de ſueur enſemencer la plaine,
La peſte, la famine & les chagrins cruels,
A différentes morts condamner les mortels;

L'Aſtre éclatant du jour, parcourant l'écliptique,
Lancer ſur l'Univers une lumiere oblique;
Y faire ſuccéder ſous des Cieux ſans chaleurs,
Les hyvers aux printemps, & les frimats aux fleurs.
Elidor cependant avance : il veut s'inſtruire,
Et des loix & des mœurs qu'Ariman doit preſcrire
Aux nouveaux habitans d'un nouvel Univers.
D'un terrain ſablonneux traverſant les déſerts,
Il dirige ſes pas vers un bois de platanes.
Au pied d'une montagne il a vu des cabanes;
Il s'approche : il entend des torrens qui par bonds,
Du ſommet des rochers tomboient dans les valons.
L'Aſtre brillant des Cieux, du haut de ſa carriere,
Sur ce mont darde en vain une pâle lumiere;
Des chênes monſtrueux, monarques des forêts,
Abſorbent ſes rayons dans leur feuillage épais.
De ſtériles rochers on voit de longues chaînes,
Mêler leur cîme aride à la cîme des chênes.
Des lieux qu'un jour obſcur conſacre à la terreur,
La vaſte ſolitude augmente encor l'horreur.

Là, guidé par l'eſpoir de ſecourir ſes freres,
De pleurer avec eux, d'adoucir leurs miſeres,
Elidor a gravi ſur des monts ſourcilleux,
Dont le ſommet ſe perd dans un Ciel orageux.
Sur leur croupe eſcarpée, il voit un précipice,
Mine, abyme profond, creuſé par l'Avarice,
Qui le pic à la main y ſuit un filon d'or.
Elle n'arrêta point ſes yeux ſur Elidor.
Tandis qu'il s'égaroit dans cette ſolitude,
Un ſpectre s'offre à lui; c'étoit l'Inquiétude;
Monſtre qui de ſes mains ſans ceſſe déchiré,
Doit ſon être aux tourmens dont il eſt dévoré.
Le Trouble, l'œil hagard, le ſuit ou le devance.
Elidor ignoroit ſa funeſte exiſtence.
Il voit des opulens que ce monſtre pourſuit;
Et ſur leur triſte ſort, ſon ame s'attendrit.
Cependant il atteint le ſommet des montagnes.
Quel ſpectacle d'horreur! il voit dans les campagnes,
Des guerriers raſſemblés ſous différens drapeaux,
S'attaquer, ſe défendre & mourir en héros.
De carnage & de ſang ils ont couvert la plaine.
Dieux, s'écrie Elidor, quelle gloire inhumaine
Appelle ces guerriers dans les champs de la mort!
Y vont-ils arracher le foible au joug du fort?

Non : ils ont combattu pour décider peut-être,
De deux tyrans cruels, lequel ſera leur maître.
S'il eſt, dit Elidor, des mortels vertueux,
Ils vivent ignorés dans les Temples de Dieux :
Pour trouver le Bonheur, viſitons ces aſyles ;
C'eſt-là que les humains coulent des jours tranquilles.
Ah ! puiſſé-je y revoir la juſtice, & la paix
Du reſte de la terre exilée à jamais!
Elidor ſent en lui renaître l'eſpérance ;
Deſcendu dans la plaine, auprès d'un Temple immenſe,
Qu'y voit-il ? habité par des Dieux courroucés,
Les murs en ſont conſtruits d'oſſemens entaſſés.
Il entend retentir les voûtes ſouterraines,
Du ſifflement des fouets, du froiſſement des chaînes,
Des coups ſourds des bourreaux, des cris de leur fureur,
Mêlés aux cris aigus pouſſés par la douleur.
Eh quoi ! dit-il, eh quoi ! la foudre vengereſſe,
Epargne encor l'autel de la ſcélérateſſe ?
Et depuis quand les Dieux ennemis des humains,
Trempent-ils dans le ſang leurs bienfaiſantes mains ?

Quel Sénat aſſemblé ſous cette voûte obſcure ?
Qui s'aſſeoit ſur l'autel? Que vois-je ? l'Impoſture!
C'eſt le ſuperbe Eblis, Grand-Prêtre d'Ariman,
Qui, Pontife & Monarque, y regne inſolemment.
Une jeune Indienne en ces lieux amenée,
Doit être en cet inſtant aux flammes condamnée.
Mais tu la vois paroître. Il faut, lui dit Eblis,
Encenſer aujourd'hui le Dieu de mon pays.
Que je l'encenſe, ou non, que t'importe, dit-elle ?
J'ai, juſqu'à ce moment, à la vertu fidelle,
Adoré, comme Eblis, un être bienfaiſant,
Dans un lieu, ſous un nom peut-être différent.
Si le Dieu que tu ſers protége l'innocence,
C'eſt le crime qui peut allumer ſa vengeance.
Ce Dieu, dont l'indulgence, égale le pouvoir,
Demande ſeulement ce qu'on croit lui devoir.
Ton Dieu peut tout ? eh bien ! qu'il ſe faſſe connoître :
Mon cœur eſt dans ſes mains, lui ſeul en eſt le maître.
A ſon ordre puiſſant tout fléchit & ſe tait.
Je crois quand il le veut, & non quand il me plaît.

J'ai fermé, diras-tu, mes yeux à la lumiere :
Que ton Dieu vienne donc déſiller ma paupiere.
Tu le ſais ; la croyance eſt dans tous les inſtans,
L'œuvre de ſa bonté, non celui des tourmens.
Je te connois Eblis : mon œil enfin démêle,
L'intérêt qui te meut à travers ton faux-zele.
La terre eſt contre toi prête à ſe révolter :
Pour te l'aſſujettir, tu veux l'épouvanter.
De ton ambition, tu me fais la victime.
Tu veux être puiſſant, & l'être par le crime.
Sans un arrêt du Ciel, ne crois pas que ma main
Oſât, réplique Eblis, verſer le ſang humain.
Contre toi de mon Dieu la colere eſt armée.
Sur cet affreux bûcher ſi je ſuis conſumée.
C'eſt par l'ordre d'Eblis, non par celui des Dieux.
Que ton culte ſoit ſaint, tu le dis, je le veux.
Mais de ce culte enfin, quel que ſoit l'excellence,
Réponds : ton Dieu peut-il punir, comme une offenſe,
Le forfait innocent de l'avoir méconnu ?
Je m'en rapporte à toi : me condamnerois-tu,
Si reléguée encore en de vaſtes contrées,
De ces funeſtes lieux, par des mers ſéparées,

J'avois, prêtant l'oreille à des bruits impoſteurs,
Méconnu ton pouvoir, ton nom & tes grandeurs ?
Tu frémis : ce ſoupçon te paroît une injure.
Si je ſuis innocente aux yeux de l'Impoſture,
Si j'obtiens grace enfin d'un monſtre tel que toi ;
Qu'aurois-je à redouter de notre commun Roi ?
Il punit les forfaits, pardonne à l'ignorance ;
Et s'il n'a point d'égal en ſageſſe, en puiſſance,
Ce Dieu ſans doute eſt bon. C'eſt ton impiété
Qui prête à ce Dieu ſaint ton inhumanité.
Viens-tu juſqu'en ces lieux braver l'Etre ſuprême ?
Tu reſpires encor & j'entends ce blaſphême !
Ariman m'apparoît, Dieu terrible & jaloux,
Tu vas le reconnoître à ſes rapides coups,
Que ne peut meſurer, ni le temps, ni l'eſpace.
Il dit ; & ſous ſa main tout tombe, tout s'entaſſe.
Meurs, & que le bûcher dont j'allume les feux
Epouvante à jamais tout mortel orgueilleux,
Qui rebelle à mon culte, & ſous le nom du Sage,
Conſultant ſa raiſon oſe en vanter l'uſage.
Eh quoi, dit Elidor, l'orgueilleux impoſteur,
Prétend aſſocier le Ciel à ſa fureur ?

Sa main verſe le ſang ; & c'eſt Dieu qui l'inſpire !
Ah ! fuyons ces autels que je ne puis détruire.
Quelque Sage peut-être en ces lieux retiré,
M'enſeignera le temple aux Vertus conſacré ;
M'apprendra ſi ce monde eſt créé pour la guerre,
Si la force eſt enfin le ſeul Dieu de la terre.
Elidor jette au loin un rapide regard.
Une caverne s'ouvre ; il en ſort un Vieillard.
Hélas ! ce n'eſt donc plus qu'en un antre ſauvage,
Qu'on peut, dit Elidor, trouver enfin un Sage.
Le crime a-t-il par-tout élevé ſes autels :
Le Sage devenu l'ennemi des mortels,
De leur iniquité ſeroit-il la victime ?
Parlez : loin des humains qui vous bannit ? ... le crime.
Mon fils, dit le vieillard, j'ai vécu, j'ai régné.
Comme toi, j'ai vu l'homme au vice abandonné.
Je voulois ſon Bonheur. J'eſſayai de le rendre
Plus vertueux, plus juſte ; & je devois m'attendre,
Que les Dieux m'aideroient dans mes nobles projets.
Chaque jour détrompé par mon peu de ſuccès,

J'éprouvai des chagrins ſans mélange de joie.
Las d'un trône, où j'étois à mes ſoucis en proie,
Je n'ai plus meſuré l'Empire & ſon orgueil,
Que par l'eſpace étroit qu'il faut pour un cercueil.
Le reſte eſt inutile, & l'aveugle Fortune,
N'offre que des grandeurs dont l'éclat importune :
Je m'en ſuis dégoûté : de ce ſiecle pervers,
J'ai fui ; j'ai recherché le repos des déſerts.
Oromaze eſt-il donc oublié ſur la terre ?
Oui, reprend le vieillard : l'injuſtice, la guerre
Oppriment les humains. Tu vois ſur les autels,
Régner inſolemment les plus grands criminels.
La Vertu s'en exile. Il fut jadis un âge,
Où le Ciel avec joie en recevoit l'hommage.
Le Prêtre eſt corrompu : dans ſa perverſité
Il n'admet pour vertu que la crédulité.
Il proſcrit la Juſtice, & la fiere Ignorance
Fait plier à ſon joug l'aveugle Obéiſſance.
La ſombre Hypocriſie exige des humains,
Non le culte du cœur, mais l'offrande des mains.
Les Dieux en l'épargnant deviennent ſes complices,

Et l'autel chaque jour eſt ſouillé par les vices.
Je t'en ai dit aſſez ; crois-moi donc, il faut fuir,
Les malheureux humains qu'on ne peut ſecourir.
O Vieillard vertueux ! puiſſiez-vous loin du monde
Oublier tous les maux dont Ariman l'inonde.
Il s'éloigne à ces mots, & retourne au ſéjour,
Où l'Amour inquiet attendoit ſon retour.
Ariman a vaincu ; la terre eſt ſon empire :
Et je reviens, dit-il, ma chere Netzanire,
Oublier, ſi je puis, le ſpectacle effrayant
Des mortels opprimés ſous le joug d'Ariman.
Ce ſpectacle à mes yeux ſe préſente ſans ceſſe.
Tout, même dans tes bras, m'accable de triſteſſe.
Quel déluge de maux inonde l'Univers !
Ariman a par-tout tranſporté les Enfers.
J'ai vu l'homme encenſer & couronner le vice :
J'ai vu le vrai talent courbé ſous l'injuſtice,
Au rôle de flatteur s'abaiſſer ſans effort ;
Le vertueux forcé de ramper ſous le fort ;
Des Rois ambitieux ſe diſputant la terre,
Dans le champs des combats ſe lancer le tonnerre.
J'ai vu l'Intolérance aux pieds des ſaints Autels,
En invoquant les Dieux égorger les mortels ;

Et le Sage à genoux devant l'erreur altiere,
En recevoir des loix & n'oſer s'y ſouſtraire.
Oromaze l'entend ; & des voûtes des Cieux,
Deſcend, enveloppé d'un tourbillon de feux.
C'eſt à l'Eſpoir, dit-il, à ranimer ton zele.
Non : la nuit de l'erreur ne peut être éternelle.
Sois aſſuré que l'homme, ô ſenſible Elidor,
A ſon premier état peut s'élever encor.
Si le bien eſt du vrai toujours inſéparable,
La perte de ce bien n'eſt point irréparable.
Un ſiecle de lumiere un jour doit ramener
Ce ſiecle de Bonheur qui ſemble s'éloigner.
Au milieu des beſoins dont le cri t'importune,
Dont Ariman a fait la pomme d'infortune,
Vois du ſein de la nuit qui paroît s'épaiſſir,
Sortir le germe heureux d'un Bonheur à venir.
Vois ces beſoins, moteurs de l'active induſtrie,
Des humains éclairés embelliſſant la vie,
Les arracher un jour à l'aſſoupiſſement,
Où les enſevelit le pouvoir d'Ariman.
Du jour des vérités je vois briller l'aurore ;
Et ſi de ſon midi ce jour eſt loin encore,
De l'auteur de vos maux, les barbares projets,
Ne pourront de ce jour ſuſpendre les progrès.
Heureux ſans doute alors autant qu'il le peut être,

L'homme aura mérité de m'avoir pour ſeul
maître.
Trop ſuperbe Ariman, oui, ton regne eſt paſſé;
Je vois déja, je vois ton trône renverſé.
Tu portois juſqu'aux Cieux ton orgueilleuſe tête:
Trémble; mon œil ſur toi voit fondre la tempête
Privé de ton pouvoir, banni de l'Univers,
Ce bras vengeur te ſuit juſqu'au fond des Enfers.
Tu tombes, dévoré des ſouffres du tonnerre;
Le mal s'anéantit, le Ciel eſt ſur la terre.
Monarques qui tenez dans vos puiſſantes mains
Les rênes de l'État & le ſort des humains,
De votre autorité quelle ſera la baze?
Complices d'Ariman ou les fils d'Oromaze,
Vous pouvez, ou chéris, ou craints dans votre
cour,
Régner par la terreur, ou régner par l'amour.
Vous pouvez (ce récit a dû vous en inſtruire)
Par vos ſoins vigilans étendre en votre empire
Le jour des vérités ou la nuit de l'erreur,
Et ſuſpendre ou hâter le ſiecle du Bonheur.
C'eſt à vous de choiſir ce que vous voulez être,
Et lequel de ces Dieux vous adoptez pour maître.
O toi, dont le ſuffrage & les divins regards,
En enflamant l'Artiſte, euſſent créé les Arts.

Toi, qui ſais, enchaînant les plaiſirs ſur tes traces,
Aux lauriers de Minerve, unir les fleurs des Graces;
O fille de Vénus! arbitre des talens,
De ma Muſe glacée, anime encore les chants,
Tu peux tout. A ta voix, immortelle Aſpaſie,
L'amour ſeul donnera des aîles au génie.
Tu commandes, au nom des plaiſirs les plus doux.
Te plaire eſt le ſeul prix dont mon cœur ſoit jaloux.
Sexe charmant, c'eſt vous qui jadis ſur la terre,
Armiez pour les combats les enfans de la guerre.
Vous pouvez plus encor pour les fils d'Apollon;
Vous donnez des plaiſirs : la gloire eſt un vain nom.
Pour la derniere fois recevez mes hommages;
Vous fîtes les Héros, faites encor les Sages.

FIN DU POEME.

Les talens, dit l'Ignorance, ſont le malheur de ceux qui les poſſedent; l'Envie les pourſuit, l'homme n'eſt pas né pour l'étude; les Sciences ſont *inutiles au Bonheur du genre humains.* Ainſi parle le peuple; mais il ignore que les Arts doivent leurs progrès aux Sciences; ils ont introduit l'uſage des métaux, de l'agriculture, &c. Mais la Chymie a donné les poiſons, la poudre à canon. On lui doit auſſi *les remedes: & la* poudre à canon a rendu la guerre moins meurtriere; les peuples ſont à l'abri des fréquentes invaſions. Mais les Arts ſont les ſources du luxe. Le luxe n'eſt un mal que dans les Etats mal gouvernés.

ÉPITRE

SUR LES ARTS.

*A M. * * *.*

DISCIPLE des Beaux-Arts, ami des vrais talens,
Tu recueilles leurs fruits pour l'hiver de tes ans;
Et chez les morts fameux de Grece & d'Auſonie,
Ta raiſon s'enrichit des tréſors du génie.
Tu vis heureux, content; mais toujours dans l'erreur,
Le vulgaire te plaint, ou blâme ce bonheur.
Ecoute ce Marquis nourri dans l'ignorance,
Ivre de vin, d'amour, d'orgueil & d'opulence,
Au ſortir d'un ſouper, où par tous les plaiſirs,
Son cœur vient d'épuiſer, d'éteindre ſes deſirs,
Ce galant précepteur des oiſifs du grand monde,

Avec eux au hazard diſſerte, approuve ou fronde:
Il ne diſtingue point la voix de l'impoſteur,
D'antiques préjugés moderne approbateur.
Le vrai juſques à lui darde en vain ſa lumiere;
La main de l'Ignorance a fermé ſa paupiere;
Il ne la rouvre point aux ſublimes accents,
Des demi-Dieux mortels, fameux par leurs talents.
« Malheur, vient-il nous dire, à celui que la gloire
» Porte à graver ſon nom au temple de mémoire.
» A combien de dégoûts il doit ſe préparer!
» Si je veux être heureux, je dois peu déſirer.
» Le Chêne ſourcilleux, alors que la tempête
» De ſes rameaux touffus a dépouillé ſa tête,
» Quelle priſe offre-t-il aux coups des ouragans?
» Sa robuſte vieilleſſe à leurs efforts puiſſans,
» Oppoſe un front ſerein; & Roi de la contrée,
» Il prête encor l'abri de ſon ombre ſacrée.
» Tel doit être le Sage; & ſon unique ſoin,
» Eſt d'élaguer en lui les rameaux du beſoin.
» Peu jaloux des grandeurs de l'aveugle fortune,
» Il fuit le vain éclat d'une gloire importune.
» Obſcurément heureux, on le voit préférer,
» A l'orgueil d'inventer, le plaiſir d'admirer.
» Vivez heureux, Mortels, au ſein de la moleſſe:

» Vous

» Vous naiſſez ignorans ; ſoyez-le par ſageſſe.
» Notre eſprit n'eſt point fait pour pénétrer, pour
» voir ;
» C'eſt aſſez s'il apprend qu'il ne peut rien ſavoir.
» Du cercle qu'il parcourt les bornes ſont preſ-
crites ;
» Dieu de ſon doigt puiſſant en traça les limites.
» Cette fiere raiſon qu'on s'obſtine à prôner,
» Où l'œil ceſſe de voir, ceſſe de diſcerner.
» Que ſervent après tout ces études immenſes,
» Et ce fatras obſcur de vaines connoiſſances ?
» Quel changement, quel bien apportent aux Etats,
» Et de ces longs calculs tous les vains réſultats,
» Et ces Savans ſi fiers, ces eſprits indociles,
» Incommodes ſouvent, & toujours inutiles,
» Fainéans orgueilleux, tolérés par les loix,
» Accueillis par les foux, mépriſés par les Rois.
» Je les vois en ſecret rongés par l'Indigence,
» De l'inutilité, trop juſte récompenſe !
» Que ne les conduit-on, ces ſuperbes eſprits,
» Couronnés de lauriers hors des murs de Paris ;

Ce Docteur ignorant, ainſi parle & s'abuſe ;
Loin de le condamner je le plains & l'excuſe.
Sait-il qu'en ſon calcul ce Savant abſorbé,

Qui multiplie, *a*, *a*, par *x*, *x*, plus *b*, *b*,
Doit, reprenant en main le compas & l'équerre,
Tracer ſur le papier la figure d'un verre,
Qui briſant les rayons dans ſa courbe épaiſſeur,
Et du dôme des airs abaiſſant la hauteur,
Doit prêter à nos yeux une force nouvelle ?
Sait-il que l'œil, fixé vers la voûte éternelle,
Le Pilote attentif à peine a dans les cieux,
Pris la hauteur du Pole avec ces nouveaux yeux,
Qu'en un plan plus correct je le verrai réduire,
Et deſſiner des mers le ſolitaire empire.
La mort plus rarement nous atteint ſur les eaux.
L'homme aperçoit l'écueil recouvert par les flots.
Des lieux où le ſoleil commence ſa carriere,
Juſqu'aux lieux où pour nous va mourir ſa lumiere,
Le chemin eſt ouvert, l'Océan habité.
Le timide Nocher dans le port arrêté,
Court affronter les vents aſſemblés ſur ſa tête.
Il a déja doublé le cap de la Tempête,
Et dépaſſé ces monts qui, le front dans les airs,
Semblent les fiers géants, défenſeurs de ces mers.
Le Commerce a conſtruit ſur des côtes fertiles,
Des comptoirs qui bientôt, magaſin de nos villes,

Rendront communs à tous, les Arts & les préſents,
Partagés par le Ciel aux peuples différents.
N'eſt-ce pas ce commerce, à chaque peuple utile,
Qui nourrit le Batave en ſon marais ſtérile ?
Il fonda ſon empire, il en reſte l'appui ;
La Hollande lui doit ce qu'elle eſt aujourd'hui.
Il la ſouſtrait au joug dont l'Eſpagne l'accable ;
Il lui donne une armée, il la rend redoutable,
Et verſant la richeſſe au ſein de ſes Etats,
Y ſeme les lauriers cueillis par ſes ſoldats.
Les Arts commandent-ils ? la Nature eſt docile.
L'onde leur obéit, le métal eſt ductile.
Amis de nos plaiſirs, leur libérales mains,
Ont de bienfaits ſans nombre enrichi les humains.
A décrier ces Arts, c'eſt en vain qu'on s'obſtine ;
Que ne leur doit-on pas ? ils ont fouillé la mine,
Des gouffres de la terre arraché les métaux.
Là, fondus, épurés dans de brûlans fourneaux
Ils cedent à la flamme : ici l'onde écumante,
Sur des leviers aſſés que ſa chûte tourmente,
Deſcendant à grands flots, les frappe tour-à-tour
Ces leviers décrivant un immenſe contour,
Enlevent les marteaux qui tombent en cadence ;

Et le fer ſous leurs coups s'allonge & ſe condenſe.
Ignorant, vois les Arts animer nos chantiers,
Vois les dreſſer les mâts, courber les madriers,
Fondre, recourber l'ancre; & des mains innombrables,
Ici tailler la voile, & la filer les cables.
Du ſuperbe vaiſſeau les membres iſolés,
Par l'active induſtrie à grands frais aſſemblés,
Ne ſont plus endormis ſur la mobile arêne.
Le navire cédant à ſon poids qui l'entraîne,
Dans un ſillon de feu, s'élance; & l'Océan
Jaillit, écume au loin, l'embraſſe en mugiſſant.
Nos vaiſſeaux par ces Arts ſont armés pour la guerre,
Ils cinglent à Mahon, ils bravent l'Angleterre.
Voyez-les provoquer & chercher les combats.
L'onde gémit au loin, & ces ſuperbes mâts
N'offrent plus au regard qu'une forêt errante,
Qu'éclaire coup ſur coup une flamme tonnante.
Ces Arts, dit l'ignorant, ne m'en impoſent pas.
Regardez ce Chymiſte entouré de matras,
S'il a purifié les ſoufres de la terre,
Broyé les minéraux & pétri le tonnerre,
N'a-t-il pas de ſes feux armé les ſcélérats?

Soit : mais il rétrécit l'empire du trépas ;
Et s'il ne peut des Rois étouffer les querelles,
Il prête à leurs fureurs des armes moins cruelles.
La guerre eſt moins ſanglante, & Mars porte aux humains
Des coups plus effrayans, mais des coups moins certains.
Des malheureux mortels, lit-on l'antique hiſtoire ?
On y voit en tous lieux l'implacable victoire,
Briſer l'orgueil des Rois, les jeter dans les fers,
Et changer tout à coup les cités en deſerts.
Un ſeul combat jadis décidoit d'un empire.
Sans defenſe, ſans forts, ſans l'art de les conſtruire,
Les Etats ſont par-tout ouverts aux Conquérans.
Des bouts de l'Univers ces rapides torrens,
Dont rien n'arrête encore la troupe vagabonde,
Se ſuccedent l'un l'autre & ravagent le monde.
Mais Vauban eſt-il né, le génie & les Arts,
En creuſant les foſſés, élevent les remparts ;
Il oppoſe en tous lieux des digues aux orages,
Et dans un cercle étroit concentre les courages.
Ce n'eſt plus aujourd'hui l'âge des Conquérans ;
Les Rois ſont couronnés de lauriers moins ſanglans.

Pour maintenir la paix entre chaque Puiſſance,
L'Europe politique en main prend ſa balance :
Dans un juſte équilibre y peſe les Etats :
On ne reſpire plus le ſang & les combats.
Le guerrier ſacrifie en une paix durable,
L'orgueil d'être terrible au deſir d'être aimable.
Un héros dans le Nord appelle les talens.
Telle la poudre en feu fait effort en tout ſens.
En tous ſens Frédéric fait effort vers la gloire.
Favori d'Apollon, il l'eſt de la Victoire.
Capitaine, Orateur, des Muſes viſité,
Il s'ouvre deux chemins à l'immortalité.
Des mains dont il frapa l'aigle de Germanie,
Il careſſe les Arts, applaudit au génie.
Mais ſon panégyrique irrite l'ignorant ;
J'entrevois ſon humeur à ſon rire inſultant.
Croyez-m'en, dira-t-il, les grandes découvertes,
Par un heureux haſard nous ſont toujours offertes ;
Et vos Savans enfin, avec tous leurs grands mots,
N'ont rien trouvé que l'Art d'en impoſer aux ſots.
De leur ſuperbe eſprit l'orgueilleuſe foibleſſe,
Fait des dons du haſard honneur à leur Sageſſe ;
Et ne veut pas, trompé par ſes vains argumens,
Voir que tout ſur la terre eſt un bienfait du temps.
Le temps nous fit ſes dons ; je le veux ; mais un ſage,

Fit le plus précieux ; il en montra l'uſage.
Sans lui, ſans ſon ſecours, eſprit foible & jaloux,
Le prodigue Haſard auroit peu fait pour nous.
Je veux qu'il eût ouvert une riche carriere :
Auroit-on, ſans les Arts, taillé, poli la pierre ?
Je le répete encor, ſans les Arts bienfaiſans,
Le Ciel nous eût comblé d'inutiles préſens.
En quel temps, quels climats, les Arts, & les Sciences,
N'ont-ils pas du Bonheur répandu les ſemences ?
Il ſera ſon ouvrage. A-t-il enfin germé ?
L'ignorant ne ſait plus la main qui l'a ſemé.
Mais le ſage obſervant ſes cauſes inviſibles,
En ſecret hâtera ſes progrès inſenſibles.
Tout ſe meut à ſes yeux : tandis que pour les ſots,
Le mobile Univers eſt toujours en repos.
A des yeux aveuglés vainement le Nature,
Au ſigne des Gémeaux ſe couvre de verdure.
Que l'Aſtre de la nuit verſe du haut des airs,
ſa paiſible clarté qui s'étend ſur les mers ;
Que l'Amant de Thétis, éveillé par l'Aurore,
Rende la forme au monde, & ſes couleurs à Flore,
Briſe ſes traits de feu dans le priſme des eaux,
Et ſeme les rubis ſur la cime des flots :
L'Univers devant lui dépouillé de ſa forme,

Ne lui préſente rien qu'une nuit uniforme.
Semblable à cet aveugle, & bien plus malheureux,
Pour les beautés des Arts le ſtupide eſt ſans yeux
A l'étude des mœurs jamais il ne s'abaiſſe,
Et le moment préſent eſt le ſeul qu'il connoiſſe.
Il lut dans l'avenir, ce hardi Richelieu,
Dont la faveur prodigue accueilloit en tout lieu,
Les Arts & les talents pour les fixer en France.
Il eſpéroit par eux affermir ſa puiſſance;
Il ſentoit leur pouvoir, & qu'en tous les climats,
Les Arts changent les mœurs, & les mœurs les Etats.
Les Arts ont fécondé nos campagnes ſtériles;
De riches monumens *ont embelli nos villes*,
Et dans les cœurs enclins à la férocité,
Subſtitué la tendre & noble humanité.
Nos plaiſirs variés ſont leurs bienfaits encore,
Et même avec dépit l'ignorant les honore.
Pour le charme des yeux, je vois dans les fourneaux,
L'induſtrieux Artiſte amollir les métaux,
Leur donner à ſon gré cent formes agréables.
Dans des creuſets ardens, il a fondu ces ſables,
Qui doivent répéter à mon œil enchanté,
Les objets de mon luxe & de ma vanité.

L'Artiſte

L'Artiſte dompte l'or, il en étend les lames,
De nos riches brocards ſa main ourdit les trames;
Il en croiſe les fils, & ſes heureux efforts,
De ces fils nuancés ont fait ſortir des corps.
Amis du riche oiſif, les Arts cherchent ſans ceſſe
A le ſouſtraire aux maux de l'Ennui qui le preſſe.
De tout ce que la terre, ou renferme, ou pro-
duit,
Leur main a compoſé le Bonheur qui le fuit.
Colomb dans ce deſſein fend les plaines de l'onde,
Et rapporte avec lui, du ſein d'un autre monde,
Et de nouveaux beſoins, & de nouveaux deſirs
Germes qui produiront nos maux & nos plaiſirs.
Mais, dira-t-on, quels biens produiſit le com-
merce ?
D'un eſpoir faſtueux vainement on nous berce.
Le luxe qui le ſuit dans mille Etats divers,
N'a-t-il pas augmenté les maux de l'Univers ?
Et que de maux encor ſont prêts à s'introduire,
Chez le peuple où le luxe établit ſon empire !
L'Artiſan y gémit ſous le faix des impôts,
Le courage avili s'y perd dans le repos.
Le puiſſant ſans pudeur y brigue l'eſclavage ;
De ſa ſoumiſſion, ſon faſte eſt un ôtage.
Ces ſuperfluités, ce faſte, ces plaiſirs,

Ces vains amuſemens qui charment nos loiſirs,
Ce commerce, ces Arts dont chaque ville abonde,
Sont moins les bienfaiteurs que les fléaux du monde.

Mais le mal que nous fait notre faſte effronté,
Au luxe proprement, doit-il être imputé?
N'eſt-il pas un effet d'une cauſe étrangere,
Le produit d'un pouvoir avide & ſanguinaire.
Les hommes par leurs loix, ſages ou corrompus,
Doivent à leurs tyrans leurs vices, leurs vertus.
Dans nos heureux climats le luxe, la dépenſe,
Amuſe la Richeſſe & nourrit l'Indigence.
Qui peut contre le luxe armer les Souverains?
Seroient-ce les plaiſirs qu'il procure aux humains?
Des utiles vertus le compagnon fidelle,
Le plaiſir ſur leurs pas ſans ceſſe nous rappelle.
Sans le plaiſir enfin, pere du mouvement,
L'Univers ſans reſſort rentre dans le néant.

ÉPITRE

SUR LE PLAISIR.

A M. DE VOLTAIRE.

C'est le plaiſir qui nous appelle au travail. C'eſt l'eſpérance des plaiſirs qui ſont la ſuite des richeſſes & des grandeurs, qui nous porte à les chercher. Hiſtoire abrégée de la Société, depuis ſon origine juſqu'à l'état où elle eſt parvenue, & dans lequel on voit l'amour du plaiſir, mobile de toutes les actions, reſſort néceſſaire des Sociétés: il en fait le bonheur & la gloire, la honte ou le malheur, ſelon qu'il eſt dirigé par les Légiſlateurs. La perfection de la légiſlation eſt de rendre le bonheur des individus utile au bonheur de la Société. Le deſpotiſme où tout a pour objet le bonheur d'un ſeul, & la ſuperſtition, qui a pour but l'empire & le bonheur des Prêtres, ſont également oppoſés à cette bonne légiſlation.

ÉPITRE

SUR LE PLAISIR.

A M. DE VOLTAIRE.

QUAND l'homme par ſa pente entraîné vers le crime,
De deſirs indiſcrets, l'eſclave ou la victime,
Cede au poids de ſes maux qui ſemble l'écraſer
Eſt-ce donc le plaiſir qu'il en faut accuſer ?
En vain le faux dévot le bannit de la terre ;
Il eſt à tous nos maux un baume ſalutaire :
C'eſt l'éternel objet de tous nos vœux divers :
Adorons donc en lui l'ame de l'Univers.
Sa voix, qui nous appelle, à tous ſe fait entendre.
Si l'eſpoir d'en jouir nous fait tout entreprendre,
Si créateur des Arts, il nous donne des goûts,
Dois-je les immoler aux caprices des foux !
De ces Arts décriés, quand l'étude féconde,

N'auroit jamais donné que des plaiſirs au monde,
Ces Arts auroient comblé notre premier deſir.
Qui peut de ſes beſoins diſtinguer le plaiſir ?
C'eſt un préſent du Ciel fait par l'Etre ſuprême.
Quoiqu'en diſe un dévot, c'eſt un bien en lui-même.
Il en eſt du plaiſir ainſi que des honneurs :
Par les ſoins vigilans de ſes diſpenſateurs,
Eſt-il le prix d'un acte injuſte ou légitime ?
Il nous porte aux vertus, ou nous entraîne au crime.
Des mortels éclairant ou trompant la raiſon,
Tour-à-tour il devient & remede & poiſon.
Le plaiſir dirigé par une main habile,
Dans tout gouvernement eſt un reſſort utile.
Aux champs Iduméens voyez cet Impoſteur,
Eveiller la Diſcorde & répandre l'erreur,
Par quels moyens ſut-il, favori de la gloire,
A ſes drapeaux ſanglans enchaîner la Victoire ?
Par quel art, abuſant les crédules humains,
Echauffoit-il les cœurs de ces fiers Sarraſins,
Qui toujours affamés de ſang & de carnage,
Courboient l'orgueil des Rois au joug de l'eſclavage ?
L'Univers conſterné plioit ſous leurs efforts.

Le fourbe, du plaiſir employant les reſſorts,
A côté des travaux plaçoit la récompenſe.
Il flattoit les deſirs ; & ſûr de leur puiſſance,
Au féroce vainqueur ouvrant le Paradis,
Par de-là les dangers, lui montroit les houris.
Veux-tu, plus curieux t'inſtruire & mieux connoître,
Les effets du plaiſir, ce qu'il peut ſur ton être,
Et quel principe actif puiſſant & général,
De toute éternité mût le monde moral ?
Pénetre dans ton cœur ; que ton œil examine,
De la Société l'enfance & l'origine ;
Vois ce moment où Dieu créa cet Univers.
Il commande : le feu, l'eau, la terre & les mers,
S'arrondiſſent en globe ; & l'eſpace docile
A reçu dans ſes flancs la matiere immobile.
De mille aſtres épars, Dieu maintenant l'accord,
Y porte la chaleur, la force & le reſſort.
Pour premier habitant de ce monde viſible,
Sa main a créé l'homme, il naît, il eſt ſenſible ;
Il connoît le plaiſir & reſſent la douleur,
Et déja l'amour-propre a germé dans ſon cœur.
Cet Amour en tout temps armé pour ſa défenſe,
Même dans ſon berceau protége ſon enfance ;

Et contre tout danger devenu ſon appui,
Dans ſa décrépitude, il veille encor ſur lui.
Je dois à cet amour ma joie & ma triſteſſe,
Mes craintes, mes fureurs, mes talens, ma ſageſſe.
En tout temps cet amour allumant mes deſirs,
Me fait fuir la douleur & chercher les plaiſirs.
Parmi ceux que je goûte, il en eſt un ſuprême:
Tout autre à ſon aſpect diſparoît de lui-même,
Comme un ſpectre léger fuit à l'aſpect du jour;
Et ce plaiſir ſuprême eſt celui de l'Amour.
Ses feux brûlent Adam; il voit Eve, l'admire,
L'aime, l'embraſſe & cede au charme qui l'attire.
Il eſt pere; ſes fils ſe nourriſſent de glands.
Dans des antres profonds & creuſés par le temps,
L'un de l'autre d'abord écartés ſur la terre,
Sans or & ſans beſoins, ils ont vécu ſans guerre.
Victimes ou vainqueurs des ours & des lions,
Rois enſemble & ſujets dans de vaſtes cantons,
Ils ſuivent tous l'inſtinct de la ſimple Nature.
Leur nombre enfin s'accroît: la terre ſans culture,
Déja ne fournit plus d'aſſez riches préſens,
Pour ſauver de la faim ſes nombreux habitans.
L'Art vient à leur ſecours; il a fouillé la mine,

Il en tire le fer, il le fond, il l'affine.
Ce métal ſur l'enclume eſt en ſoc façonné.
Attelé ſous le joug le bœuf marche incliné.
Le beſoin, le plaiſir, ſources de l'induſtrie,
Ont fécondé la plaine, émaillé la prairie,
Embelli les jardins, décoré nos guérets
Des couleurs de Vertumne & des fruits de Cérès.
La vigne croît, s'éleve & verdit les montagnes;
Les épis ondoyans jauniſſent les Campagnes;
Et le travail enfin de toutes les Saiſons,
De la ſtérile terre arrache des moiſſons.
Mais des premiers mortels, lorſque la race entiere,
D'une courſe rapide achevoit ſa carriere;
Lorſqu'enfin par les ans entraînée aux tombeaux,
Elle eut cédé la terre à des mortels nouveaux:
Un nouvel art apprit à l'active avarice,
A partager le champ qui d'épis ſe hériſſe.
L'homme s'en rendit maître; il l'appella ſon bien:
C'eſt alors qu'on connut & le tien & le mien;
Et que la terre entr'eux partageant ſes richeſſes,
N'offrit plus aux humains ſes communes largeſſes.
Un foſſé large & creux enferme leur enclos.
C'eſt-là que ſe livrant aux douceurs du repos,

Ils vivent quelque temps dans une paix profonde.
Mais qu'il dut être court, ce temps ſi cher au monde !
Dans les hameaux déja je vois le fort s'armer :
Il veut le fer en main recueillir ſans ſemer.
De ſa coupable audace oſant tout ſe promettre,
Aux plus rudes travaux ſon orgueil vient ſoumettre
Le foible qui réclame en vain l'appui des Dieux.
Thémis, dit-on, alors remonta dans les Cieux.
La terre en ce moment eſt livrée au pillage.
Nulle propriété qu'on ne doive au carnage.
Le vainqueur inſenſible au cri de la raiſon,
Ravit à ſon voiſin, ſa femme & ſa moiſſon.
Des Pâris ont par-tout allumé ſur la terre,
Au flambeau de l'Amour le flambeau de la guerre ;
Et l'Univers entier ne préſente à mes yeux,
Que des veuves en pleurs & des maiſons en feux.
La Mort qui pouſſe au loin des hurlemens terribles,
Va, parcourt l'Univers ſous cent formes horribles (1).
Pour réprimer ces maux, on vit dans les Etats,
Le public intérêt créer des Magiſtrats.

Chargés de protéger la trop foible innocence,
La loi leur confia le glaive & la puiſſance.
On jure entre leurs mains deſoutenir leurs droits :
Ils jurent à leur tour de maintenir les loix.
Mais à ces vains ſermens le Magiſtrat parjure,
Oublia qu'il étoit un droit de la Nature.
Le pouvoir affermi ceſſa d'être en ſes mains,
L'inſtrument fortuné du Bonheur des humains.
A peine indépendant, je le vois entreprendre,
D'anéantir des loix qu'il juroit de défendre ;
Ou plutôt s'en armer, pour bientôt s'aſſervir
Les lâches Citoyens qui n'oſent l'en punir.
C'eſt alors qu'à ſon front attachant la couronne,
On le vit ériger ſon tribunal en trône.
L'Amour du bien public fut un crime à ſes yeux.
Qui refuſa ſes fers, fut un ſéditieux.
L'Univers eut pour Rois la Force & l'Artifice ;
Ils y regnent encor ſous le nom de Juſtice.
Le criminel heureux eſt par-tout révéré.
Enfin dans ſon Palais, le tyran maſſacré
Expire ſous les coups des ſujets qu'il opprime.
La force étoit ſon droit : la foibleſſe eſt ſon crime.
Lorſque d'aucun remords un Roi n'eſt combattu
Et qu'il n'admet pour loi que ſon ordre abſolu,
Tout différent alors ſe juge par la guerre ;

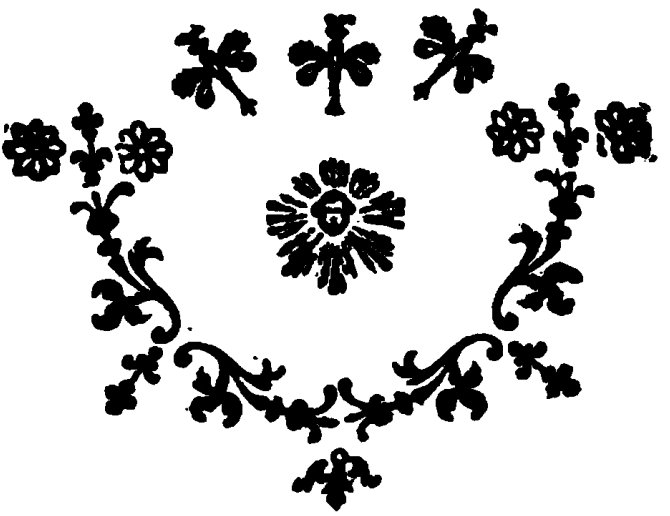
Tout Mortel eſt eſclave ou tyran ſur la terre :
Il n'eſt plus de vertu, d'équité, de repos,
Et l'Univers moral rentre dans le chaos.
Si l'Orgueil éleva le pouvoir deſpotique,
La Crainte l'affermit. Alors la Politique,
Cet Art auparavant ſi ſage en ſes deſſeins,
Ce grand Art d'aſſurer le Bonheur des humains,
Ne fut que l'Art profond, mais odieux, qui fonde
La grandeur des tyrans ſur les malheurs du monde.
L'homme adora le bras qui le tint abattu,
Et de ſa ſervitude il fit une vertu.
Du peuple infortuné l'aveuglement extrême
Sembla le dépouiller de l'Amour de lui-même.
Il parut oublier que l'eſpoir d'être heureux,
De l'union publique avoit formé les nœuds.
Sous le nom de vertus il adora les crimes.
Je vous prends à témoins, malheureuſes victimes,
Vous, qui de vos Sultans flattant la cruauté,
Placez l'Art de régner dans l'inhumanité,
Et ſemblez préférer dans vos vœux illicites,
L'Art affreux des Séjans à la bonté des Tites.
Dans cette foible eſquiſſe où mon hardi pinceau,

A du monde naiſſant crayonné le tableau,
On voit que le plaiſir, ſeul reſſort de notre ame,
Aux grandes actions, nous meut, & nous enflamme,
Depuis l'eſclave vil juſqu'au fier Potentat;
Dans chaque Empire, on voit, comment le Magiſtrat,
Avide du plaiſir, rechercha la puiſſance,
Aſſervit tout au joug de ſon obéiſſance,
Souilla, par ſon orgueil, le Temple de Thémis,
Et du glaive en ſes mains par les peuples remis
Pour venger la vertu du puiſſant qui l'opprime,
Il fit un inſtrument de vengeance & de crime,
S'en ſervit pour courber ſous un joug illégal,
L'homme libre en naiſſant & créé ſon égal.
C'eſt ce même plaiſir, dont la ſeule eſpérance
Inſpire au Magiſtrat l'amour de la puiſſance;
Et qui vers la grandeur fixant toujours ſes yeux,
Souvent d'un Prêtre ſaint fit un ambitieux.
Pour élever la chaire, il abaiſſe le trône;
A la mitre bientôt aſſervit la couronne;
Et maître des eſprits, ce Prêtre fait des Rois,
Des eſclaves titrés, mais rampans ſous ſes loix.
Qui des décrets du Ciel ſe dit dépoſitaire,
Peut toujours à ſon gré commander au vulgaire.

Sous le nuage ſaint qui voile les autels,
L'adroite Ambition ſe cache aux yeux mortels.
Le farouche Dervis ſous la bure & la haire,
De ſes vaſtes deſſeins déguiſe le myſtere.
Il paroît occupé du chemin du ſalut :
Il cherche le pouvoir ; le plaiſir eſt ſon but.

VARIANTE DE L'ÉPITRE SUR LE PLAISIR.

(1) Malheureux, éclairés par leurs calamités,
Les humains font entr'eux des pactes, des traités.
La ſûreté de tous, voilà leur loi premiere ;
Sans la loi, ſans ce joug, honteux, mais néceſſaire,
Le foible eſt opprimé, le fort eſt oppreſſeur.
Le grand Art de régner, l'Art du Légiſlateur,
Veut que chaque mortel qui ſous des loix s'enchaîne,
En ſuivant le penchant où ſon plaiſir l'entraîne,
Ne puiſſe faire un pas, qu'il ne marche à la fois,
Vers le Bonheur public, le chef-d'œuvre des loix.
Selon qu'un Potentat eſt plus ou moins habile,
A former, combiner cet Art ſi difficile
D'unir & d'attacher, par un lien commun,
A l'intérêt de tous l'intérêt de chacun ;
Selon que bien ou mal il fonde la juſtice,
L'on chérit les vertus ou l'on ſe livre au vice;



EPITRE

ÉPITRE

DE M. DE VOLTAIRE,

A M. HELVETIUS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaiſirs.

Tout vouloir eſt d'un fou; l'excès eſt ſon partage.
La modération eſt le tréſor du ſage :
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance;
La nature eſt ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit; avance à ſa lumiere;
Marche encor quelques pas; mais borne ta carriere :

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter :
Là commence un abyme, il le faut reſpecter.
Réaumur, dont la main ſi ſavante & ſi sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel Artiſan fait végéter le corps ?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthere,
N'ont jamais adouci leur cruel caractere,
Et que reconnoiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant *ſe bâtit un tombeau*,
S'enterre, & *reſſuſcite* avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?
Le ſage Dufaï parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'Univers ;
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive ?
Pour découvrir un peu ce qui ſe paſſe en moi,
Je m'en vais conſulter le Médecin du Roi :
Sans doute il en ſait plus que ſes doctes confreres.
Je veux ſavoir de lui par quels ſecrets myſteres,

Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau ?
Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.
Couriers de la phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Ramenez des climats ſoumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos ſecteurs, & ſur-tout deux Lappones :
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut ſans ſortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie.
Dévoilez ces reſſorts, qui font la peſanteur.
Vous connoiſſez les loix qu'établit ſon auteur.
Parlez, enſeignez-moi comment ſes mains fécondes

Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ?
Pourquoi vers le ſoleil notre globe entraîné
Se meut autour de ſoi ſur ſon axe incliné ?
Parcourant en douze ans les céleſtes demeures,
D'où vient que Jupiter a ſon jour de dix heures ?
Vous ne le ſavez point. Votre ſavant compas
Meſure l'Univers, & ne le connoît pas.
Je vous vois deſſiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceſſible ;
Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits :
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce *malheureux* ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il chercholt à comprendre.
Modérons-nous ſur-tout dans notre ambition ;
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion.
L'empeſé magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille eſſuyer des mépris,

Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.

Les libres habitans des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe :
Platon va raiſonner à la cour de Denis :
Racine janſéniſte eſt auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycere,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des ſouverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirenes,
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes :
On me dit : Je vous aime ; & je crus, comme un ſot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain déſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractere :
Et perdant la raiſon dont je devois m'armer,
J'allois m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſiere !
A peine de la cour j'entrai dans la carriere,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.

Raiſonneurs beaux-eſprits, & vous qui croyez
l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours ſans
maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre ame une éternelle ivreſſe,
Apprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connoître, & celui d'en jouir.
Les plaiſirs ſont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait
naître.
Chacune a ſa ſaiſon, & par des ſoins prudens
On peut en conſerver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main lé-
gere;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagere.
N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout
entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre,
Le travail eſt ſouvent le pere du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.

Le bonheur eſt un bien que nous vend la nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture ;
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.
Regardez Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles ;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui.
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſiere,
Jette encor quelques traits ſans force & ſans lumiere ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de déſirer.
Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe :
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'ennui détruiſoit l'Univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas :
Ce cortege aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles :

Je le dis aux amans, je le répete aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête à-tête;
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux,
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un eſprit vrai, *ſenſé*, *fécond*, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, & ſur-tout vertueux,
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame, où l'excès ſoit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a ſoumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures;

Sans

Sans toi tout homme eſt ſeul, il peut, par ton appui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte, & paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préſide à mes vers, comme il regne en mon cœur:
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

FRAGMENT

D'une Épître ſur la Superſtition.

DANS tout Empire un corps, quel que ſoit ſa ſageſſe,
Vers ſa propre grandeur tend & marche ſans ceſſe
Sous le prétexte vain de l'intérêt des Dieux,
C'eſt le ſien que chérit ce corps ambitieux.
Dans ſes hardis projets, conſtant, invariable,
A ſes membres il prête un appui redoutable.
Par de ſéveres loix n'eſt-il point contenu ?
Il marche ſourdement au pouvoir abſolu.
Qui peut armer pour lui la publique ignorance,
Des Princes outragés ne craint point la vengeance.
Qu'a-t-il à redouter des Magiſtrats, des loix ?
L'interprête des Dieux eſt au-deſſus des Rois.
Lui ſeul de la vertu peut diſtinguer le vice :
Lui ſeul devient alors Juge de la juſtice.
A ce titre, il a droit de commander à tous.
Pour conſerver ce droit dont il étoit jaloux,
Pour les tenir ſoumis à ſon dur eſclavage,
De la raiſon en eux il proſcrivit l'uſage,

Voulut que dédaignant ſon impuiſſant appui,
Ils ne puſſent jamais être inſtruits que par lui.
La terre en ce moment ſe couvrit de ténebres,
Le Fanatiſme né ſur des tombes funebres,
Dans le Temple des Dieux, par l'Erreur allaité,
A reçu les reſpects de la Crédulité.
Le ſceptre eſt dans ſes mains un don de l'Ignorance :
Sur l'Univers craintif il étend ſa puiſſance.
Sa tête eſt dans les Cieux, ſon pied touche aux Enfers :
L'Empirée eſt ſon dais ; ſon trône eſt l'Univers.
Captif d'autant plus ſûr, que moins il penſe l'être,
Ce monde ſe croit libre, en l'adoptant pour maître.
Il marche environné de folles viſions.
Sur ſon front eſt écrit, *Prince des Nations.*
A Lisbonne, à Goa c'eſt ſon pouvoir qui tonne,
Qui forme, qui détruit, qui punit, qui pardonne.
On le vit autrefois au rivage Africain,
Enfermer ſa victime en un brûlant airain,
Du coûteau de Calchas frapper Iphigenie,
Enterrer la Veſtale aux champs de l'Auſonie,
Du vertueux Socrate ordonner le trépas,
Semer par-tout la crainte, armer tous les Etats.

Mais, dira-t-on, le Prêtre atroce & ſanguinaire,
Tint-il toujours en main la hâche meurtriere ?
Fit-il toujours couler le ſang ſur les autels ?
S'il parut quelquefois indulgent aux mortels,
C'eſt lorſqu'à l'Univers il commandoit en maître.
Mais ſitôt que du vrai le jour vint à paroître,
Que le ſage voulut ſapper l'autorite,
D'un Empire fondé ſur l'imbécillite :
Le Prêtre alors devint cruel, impitoyable.
Armé par l'intérêt il fut inexorable.
Il ordonne le meurtre, il en fait un devoir.
Devant ſon tribunal le Prince eſt ſans pouvoir.
A ſon ſecours alors c'eſt en vain qu'il appelle
Cette même raiſon que bannit le faux zele.
Aux eſprits éclairés en vain il a recours ;
Exilés d'un Etat, ils le ſont pour toujours.
Un Roi reſte entouré de ſujets imbécilles,
Contre un Clergé puiſſant défenſeurs inhabiles.
Eh ! que peut-il alors ſitôt que dans un cœur,
L'aveugle Intolérance a porté ſa fureur ?
Qui peut lui réſiſter ? un mortel qu'il inſpire
Sous ſes drapeaux ſacrés combat, triomphe, expire,
Pieuſement cruel, il foule ſans pitié,

Les droits du ſang, l'Amour, & la tendre
amitié ;
L'interprête des Dieux commande-t-il un crime ?
Il eſt trop obéi, tout devient légitime.
Auſſi le ſang humain verſé par les Payens,
A-t-il ſouvent rougi le Temple des Chrétiens.
Nous crûmes trop long-temps, aveugles que nous
ſommes ;
Qu'on honoroit le Ciel en maſſacrant les hom-
mes,
Qu'on pouvoit ſur l'autel d'un Dieu de charité,
Sanctifier la haine & l'inhumanité.
Déja, pour ſe venger du Sénat d'Angleterre,
Garnet a comprimé des foudres ſous la terre.
A-t-on ſaiſi ce monſtre ? eſt-il prêt à périr ?
Incendiaire à Londre ; à Rome, il eſt martyr.

VERS
SUR LA MORT
DE M. HELVETIUS.

AUX MANES DE MON AMI.

O toi qui ne peux plus m'entendre,
Ami, qui dans la tombe *avant moi* deſcendu,
Trahis mon eſpoir le plus tendre.
Quand je diſois, hélas ! que j'avois trop vécu,
Qu'à ce malheur affreux j'étois loin de m'attendre !
O comment exprimer tout ce que j'ai perdu !
C'eſt toi qui me cherchant au ſein de l'infortune
Relevas mon ſort abbattu,
Et ſûs me rendre chere une vie importune !
Ta vertu bienfaiſante égaloit tes talens :
Tendre ami des humains, ſenſible à leurs miſeres,

Tes écrits combattoient l'erreur & les tyrans,
Et ta main ſoulageoit tes freres.
L'équitable poſtérité
T'applaudira d'avoir quitté
Le palais de Plutus pour le temple des Sages,
Et s'éclairant dans tes ouvrages
Les marquera du ſceau de l'immortalité.
Foible ſoulagement de ma douleur profonde!
Ta gloire durera, tant que vivra le monde:
Que fait la gloire à ceux que la tombe a reçus?
Que t'importent ces pleurs dont le torrent m'inonde?
O douleur impuiſſante! O regrets ſuperflus!
Je vis, hélas! je vis, & mon ami n'eſt plus.

Par M. SAURIN, *de l'Académie Françoiſe.*

SUR M. HELVETIUS.

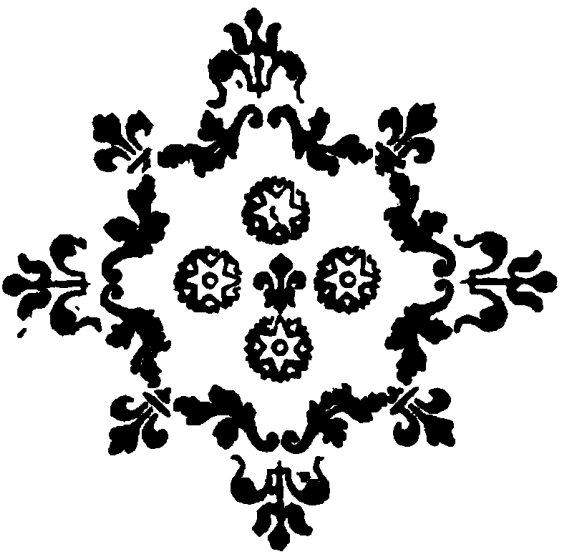
Bienfaiteur délicat, riche ſans étalage,
Pere tendre, ami généreux,
Au ſein de l'opulence, il eut les mœurs d'un ſage,
Et ſon or lui ſervit à faire des heureux.
Mais vers le déclin de ſon âge,
Des vices de ſon temps, la déſolante image
Vint le bleſſer d'un trait ſi douloureux
Qu'au de-là des rivages ſombres,
Entre Platon & Lucrece attendu,
Doucement il eſt deſcendu,
Chercher des vertus chez les ombres.

Par M. DORAT.

Pour mettre au bas du portrait de M. HELVETIUS.

Des Sages d'Athene & de Rome,
Il eut les mœurs & la candeur;
Il peignit l'homme d'après l'homme,
Et la vertu d'après ſon cœur.

Par M. L'ABBÉ DE LA ROCHE.



LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

A M. HELVETIUS.

AVERTISSEMENT.

LA Poéſie avoit beaucoup occupé M. Helvetius dans ſa jeuneſſe. A 20 ans il avoit fait une Tragédie de la Conjuration de Fieſque, qui donna à M. de Voltaire l'eſpérance d'un grand talent. Il avoit auſſi compoſé pluſieurs Épîtres en vers ſur différens ſujets de Philoſophie. M. de Voltaire voulut lui ſervir de guide, & l'on voit dans la correſpondance de ces deux Hommes célebres, d'un côté la confiance & la docilité d'un Eleve qui connoît l'importance des avis, & de l'autre le zele déſintéreſſé d'un grand maître qui ſe paſſionne pour un mérite naiſſant, &

qui cherche à nourrir l'enthouſiaſme d'un jeune homme qui le conſulte avec franchiſe. Cette correſpondance n'a fini qu'avec la vie de M. Helvetius. Sa derniere lettre à M. de Voltaire eſt datée de quelques mois avant ſa mort. Il avoit ceſſé de travailler à ſon Livre de l'*Homme*, & vouloit reprendre ſon Poëme du Bonheur, auquel il avoit renoncé, dès l'âge de vingt-cinq ans, pour ſe livrer tout entier à la Philoſophie. Ses amis qui avoient été frappés de quelques beautés de cet Ouvrage, le preſſoient de le revoir, & d'achever beaucoup de morceaux qu'il n'avoit qu'eſquiſſés. Il en refit quelques-uns qui ſont les plus beaux de ſon Poëme. Avant d'aller plus loin, & pour mieux preſ-

ſentir le goût du public ſur un talent qu'il avoit négligé depuis long-temps, il voulut avoir l'avis de M. de Voltaire, qui ne l'avoit jamais flatté. Il lui envoya des morceaux qu'il avoit refaits, & mourut avant la réponſe. Son Poëme devoit avoir VI Chants. C'eſt effectivement en VI Chants qu'il fut imprimé auſſi-tôt après ſa mort, ſur un manuſcrit mal en ordre reſté depuis vingt ans en des mains étrangeres. Il importe peu de ſavoir comment il fut publié ainſi défiguré. L'Auteur ne l'a retouché que pendant les deux derniers mois de ſa vie. Mais l'on a dû voir dans cette Édition, la ſeule conforme à ſon dernier manuſcrit, qu'il y avoit fait des corrections eſſentielles. Ses amis ſeuls qui con-

noiſſent le degré de perfection où il pouvoit porter ce Poëme, regrettent beaucoup qu'il ne l'ait point fini.

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
A M. HELVETIUS.

LETTRE PREMIERE.

A Cirey, ce 25 Février 1739.

MON cher ami, l'ami des Muſes & de la vérité, votre épître eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au-deſſus de votre âge, & plus encore de nos lâches & timides Écrivains qui riment pour leurs Libraires, qui ſe reſſerrent ſous le compas d'un Cenſeur royal, envieux, ou plus timide qu'eux. Miſérables oiſeaux à qui on rogne

les ailes, qui veulent s'élever & qui retombent en ſe caſſant les jambes. Vous avez un génie mâle, & votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes, que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je penſe pour les progrès qu'un ſi bel Art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de ſauter au giganteſque. N'offrez que des images vraies, & ſervez vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite regle infaillible pour les vers; la voici : quand une penſée eſt juſte & noble, *il n'y* a encore rien de fait. Il faut voir ſi la maniere dont vous l'exprimez en vers, ſeroit belle en proſe, & ſi votre vers dépouillé de la rime & de la céſure, vous paroît alors chargé d'un mot ſuperflu, s'il y a dans la conſtruction le moindre défaut, ſi une conjonction eſt oubliée; enfin, ſi le mot le plus propre n'eſt pas employé, ou s'il n'eſt pas à ſa place, concluez alors que l'or de cette penſée n'eſt pas bien enchaſſé. Soyez ſûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne ſe retiendront jamais par cœur, ne ſe feront point relire; & il n'y a de

bons vers que ceux qu'on relit, & qu'on retient malgré ſoi. Il y en a beaucoup de cette eſpece dans votre épître, tels que perſonne n'en peut faire à votre âge, & tels qu'on en faiſoit il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnaſſe de vos talens; ils vous honoreront ſans doute, par ce que vous ne négligerez jamais vos devoirs.

Et puis, voilà de plaiſans devoirs ! Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette beſogne ſe fait comme on regle la dépenſe de ſa maiſon, & le livre de ſon maître d'hôtel. Quoi ! pour être Fermier-Général, on n'auroit pas la liberté de penſer ! Eh morbleu ! Atticus étoit Fermier-Général, les Chevaliers Romains étoient Fermiers-Généraux, & penſoient en Romains. Continuez donc, Atticus !

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour D' * * *. J'oſe vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite, il eſt pauvre & vertueux. Il ſent tout ce que vous valez; il vous ſera attaché toute ſa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'eſt de pouvoir faire du bien; c'eſt ce que vous ſavez

& ce que vous pratiquez mieux que moi. Mad. du Châtelet vous remerciera des éloges qu'elle mérite, & moi je paſſerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adreſſez. Pardon de vous écrire en vile proſe; mais je n'ai pas un inſtant à moi; les jours ſont trop courts. Adieu, quand *pourrai-je en paſſer quelques-uns* avec vous. Buvez à ma ſanté avec *x x* Montigni.

Eſt-il vrai que la Philoſophie de Newton gagne un peu?

LETTRE II.

Bruxelles, ce 24 Janvier 1720.

NE les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, ſublime Auteur.
Le Ciel vous anima de ces flammes ſecrettes,
Que ne ſentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ſes triſtes beautés ſi froidement parfaites.
Il eſt des beaux-eſprits, il eſt plus d'un rimeur,
Il eſt rarement des Poëtes.
Le vrai Poëte eſt créateur;
Peut être, je le fus, & maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous repoſerez pas après le ſixieme jour. Vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre derniere lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc auſſi des amertumes de ce monde; vous éprouvez des tracaſſeries; vous ſentez combien le commerce des hommes eſt dangereux. Mais vous aurez toujours des amis qui vous conſoleront, & vous

aurez, après le plaiſir de l'amitié, celui de l'étude.

Nam nil dulcius eſt benè quam munita tenere
Edita doctrinæ ſapientum templa ſerena ;
Deſpicere unde queas alios, paſſim que videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le Temple de l'Amitié & de l'Etude. J'y ſuis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les perſécutions des Ignorans en place, & la baſſe jalouſie de certains animaux amphibies qui oſent ſe dire gens de Lettres. J'y puiſe des conſolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame du Châtelet, qui a éprouvé à-peu-près la même ingratitude, l'oublie avec plus de Philoſophie que moi, parce que ſon ame eſt au-deſſus de la mienne. Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie, peu de perſonnes plus dignes qu'elle de votre eſtime & de votre attachement.

Adieu, mon jeune Apollon. Je vous embraſſe, je vous aime à jamais.

LETTRE III.

Le 20 Juin à Bruxelles 1741.

JE me gronde bien de ma pareſſe, mon cher & aimable ami, mais j'ai été ſi indignement occupé de proſe depuis un mois, que j'oſois à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appeſantit dans des études qui ſont à la Poéſie, ce que des gardes-meubles ſombres & Poudreux ſont à une Salle de Bal bien éclairée. Il faut ſecouer ſa pouſſiere pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnois votre génie. Vous ne trouvez point Boileau aſſez fort : il n'a rien de ſublime, ſon imagination n'eſt point brillante ; j'en conviens avec vous. Auſſi, il me ſemble qu'il ne paſſe point pour un Poëte ſublime ; mais il a bien fait ce qu'il pouvoit & ce qu'il vouloit faire. Il a mis la Raiſon en vers harmonieux : il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes tranſitions : il ne s'éleve pas, mais il ne tombe guere ; ſes ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez, ſont ſuſceptibles. Vous

avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien : vous êtes Philoſophe, vous voyez tout en grand, votre pinceau eſt fort & hardi ; la nature, en tout cela, vous a mis, je vous le dis avec la plus grande ſincérité, fort au-deſſus de Deſpréaux. Mais ces talens-là quelques grands qu'ils ſoient, ne ſeront rien ſans les ſiens. Vous avez d'autant plus beſoin de ſon exactitude, que la grandeur de vos idées ſouffre moins la gêne & l'eſclavage. Il ne vous coûte point de penſer, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet Art d'écrire que Deſpréaux a ſi bien connu & ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, *cette liaiſon*, cette ſuite d'idées, cet air aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit de l'Art, & cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de ſa place gâte la plus belle penſée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne ſont jamais grandes, mais elles ne ſont jamais défigurées. Enfin, pour être au-deſſus de lui, il faut commencer par écrire auſſi nettement, auſſi correctement que lui.

Votre danſe haute ne doit pas ſe permettre un faux pas : il n'en fait point dans ſes petits menuets.

menuets. Vous êtes brillant de pierreries ; ſon habit eſt ſimple, mais bien fait ; il faut que vos diamans ſoient bien mis en ordre, ſans quoi vous auriez un air gêné avec le diadême en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque choſe d'auſſi bien travaillé que vous imaginez noblement ; ne dédaignez point d'être à la fois poſſeſſeur de la mine & ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous ſentez combien, en vous parlant ainſi, je m'intéreſſe à votre gloire & à celle des Arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage : j'ai bien la mine de ne plus faire des vers ; je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame du Châtelet qui vous a écrit, vous fait mille complimens : adieu ; je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE IV.

3 Novembre, à Paris.

MON jeune Apollon, j'ai reçu votre charmante lettre; ſi je n'étois pas avec Madame du Châtelet, je voudrois être à Montbar. Je ne ſais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte & modeſte réponſe, que j'ai faite aux anti-Newtoniens. Je ſuis l'enfant perdu d'un parti dont Monſieur de Buffon eſt le chef, & je ſuis aſſez comme les Soldats qui ſe battent de bon cœur ſans trop entendre les intérêts de leur Prince. J'avoue *que j'aimerois* infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrieme épître ſur la modération; cela m'a engagé à la retoucher avec ſoin: vous me donnez de l'émulation, mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre Métaphyſique n'eſt pas l'ennemie de la Poéſie. Le pere Malebranche étoit quelquefois

Poëte en proſe, mais vous, vous ſavez l'être en vers. Il n'avoit de l'imagination qu'à contre-temps.

Madame du Châtelet a emmené avec elle à Paris ſon Kœnig qui n'a de l'imagination en aucun ſens, mais qui, comme vous ſavez, eſt ce qu'on appelle grand Métaphyſicien. Il ſait à point nommé de quoi la matiere eſt compoſée; & il jure, d'après Leibnitz, qu'il eſt démontré que l'étendue eſt compoſée de monades non étendues, & la matiere impénétrable compoſée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade eſt un miroir de ſon Univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de St. Paris. D'ailleurs il eſt très-bon géometre comme vous ſavez, & ce qui vaut mieux, très-bon garçon. Nous irons bientôt philoſopher à Bruxelles enſemble, car on n'a point ſa raiſon à Paris; le tourbillon du monde eſt cent fois plus pernicieux que ceux de Deſcartes. Je n'ai encore eu ni le temps de penſer, ni celui de vous écrire. Pour Madame du Châtelet, elle eſt toute différente: elle penſe toujours, elle a toujours ſon eſprit, & ſi elle ne vous a pas écrit, elle a tort; elle vous fait mille complimens, & en dit autant à M. de Buffon.

Le D' * * * eſpere que vous ferez un jour quelque choſe pour lui, après Montmirel s'entend; car il faut que chaque choſe ſoit à ſa place.

Si je ſavois où loge votre aimable Montmirel, ſi j'avois achevé Mahomet, je me confierois à lui *in nomine tuo* : mais je ne ſuis pas encore prêt & je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami, envoyez-moi donc de ces vers dont un ſeul dit tant de choſes. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de Buffon; il me plaît tant que je voudrois bien lui plaire. Adieu, je ſuis à vous pour le reſte de ma vie.

LETTRE V.

Ce 24, à Bruxelles.

JE vous renvoie, mon cher ami, le manuſcrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes ſujets d'admiration & de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connoiſſe, & celui qui ſe paſſe le plus volontiers de ciment. Vous ſeriez trop au-deſſus des autres, ſi vous vouliez faire attention combien les petites choſes ſervent aux grandes, & à quel point elles ſont indiſpenſables. Je vous prie de ne les pas négliger en vers, & ſur-tout dans ce qui regarde votre ſanté. Vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été; nous avons beſoin de vous; mon cher enfant en Apollon, pour apprendre aux François à penſer un peu vigoureuſement; mais moi j'en ai un beſoin eſſentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement & dont j'attends plus de conſeils dans l'occaſion, que je ne vous en donne ici.

J'attends la piece de Monſieur Greſſet. Je ne me preſſe point de donner Mahomet, je le

travaille encore tous les jours. A l'égard de Pandore, je m'imagine que cet Opéra prêteroit assez au Musicien. Mais je ne sais à qui le donner; il me semble que le récitatif en fait la principale partie, & que le savant Rameau néglige quelquefois le récitatif. M. d'Argental en est assez content, mais il faut encore des coups de lime: M. d'Argental est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons; il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'Optique du P. Castel. Je crois qu'il étoit aux Petites-Maisons quand il fit cet Ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer, c'est le quatrieme tome de Joseph Privat de Moliere, où il donne de son cru, une preuve de l'existence de Dieu propre à faire plus d'Athées que tous les livres de Spinoza. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de Boissy. Je n'en croirai rien de bon que quand vous en serez content. Le Janséniste Rollin continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui? Et son parti préconise-t-il toujours, comme un grand homme, ce prolixe & inutile compilateur. A-t-on imprimé, ou vend-on enfin l'ouvrage de l'Abbé

de Gamaches ? Il y aura ſans doute un petit ſyſtême de ſa façon ; car il faut des romans aux François. Adieu, charmant fils d'Apollon ; nous vous aimons tendrement. Ce n'eſt point un roman cela, c'eſt une vérité conſtante ; car nous ſommes ici deux êtres très-conſtans.

LETTRE
DE M. HELVETIUS;
A M. DE VOLTAIRE.

De Voré, ce 15 Octobre 1771.

JE ſuis fatigué, Monſieur & cher ami, d'avoir tant écrit de vile proſe ſans aucune eſpérance d'en voir jamais rien imprimé de mon vivant. Je n'ai plus le courage de faire de longues entrepriſes de travail. *Ma mémoire s'affoiblit tous les jours. Il me faut* des occupations que je puiſſe quitter & reprendre à volonté. J'ai repris le goût des vers pour leſquels vous m'aviez ſi fort paſſionné il y a 25 ans, & plus. On veut que je finiſſe le Poëme du Bonheur. Il s'en faut bien que j'en aie ſi bonne opinion que mes amis. Vos vers m'ont dégoûté des miens. Mais vous n'aimeriez pas me voir commenter, comme Newton, l'Apocalypſe, pour amuſer ma vieilleſſe : je ferai des vers. Avant de m'y remettre, cependant, je

vous envoie cet échantillon. Dites-moi ſincére-ment ſi vous me conſeillez de continuer. Je ne ſuis point attaché à cet Ouvrage. Au nom de l'amitié, ſouvenez-vous, avant de me donner votre avis, que le médiocre en poéſie eſt inſoutenable.

Totus tuus, H.

LETTRE

De M. le Préſident de MONTESQUIEU *à M.* HELVETIUS.

A S. Seurin, ce 11 Février 1749.

MON cher, l'affaire s'eſt faite, & de la meilleure grace du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-deſſus, & je ne voudrois donner aucune peine à mon cher Helvetius; mais je ſuis bien aiſe de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare de plus que je ne vous ferai plus de complimens, & au lieu de complimens qui cachent ordinairement les ſentimens qui ne ſont pas, mes ſentimens cacheront toujours mes complimens. Faites mes complimens, non complimens à notre ami Saurin. J'ai uſurpé ſur lui, je ne ſais comment, le titre d'ami & me ſuis venu fourrer en tiers. Si vous autres me chaſſez, je reviendrai *tamen uſque recurret.* A l'égard de ce qu'on peut reprocher, il en

ſt comme des vers de Crebillon : tout cela a été fait quinze ou vingt ans auparavant.

Je ſuis un admirateur ſincere de Catilina, & je ne ſais comment cette piece m'inſpire du reſpect. La lecture m'a tellement ravi, que j'ai été juſqu'au cinquieme acte ſans y trouver un ſeul défaut, ou du moins ſans le ſentir. Je crois bien qu'il y en a beaucoup, puiſque le public y en trouve beaucoup ; & de plus, je n'ai pas de grandes connoiſſances ſur les choſes du théâtre ; de plus, il y a des cœurs qui ſont faits pour certains genres de dramatique, le mien en particulier eſt fait pour celui de Crebillon ; & comme dans ma jeuneſſe, je devins fou de Radamiſte, j'irai aux Petites-Maiſons pour Catilina ; jugez ſi j'ai eu du plaiſir quand je vous ai entendu dire que vous trouviez le caractere de Catilina, peut-être le plus beau qu'il y eût au Théâtre. En un mot, je ne prétends point donner mon opinion pour les autres. Quand un Sultan eſt dans ſon ſerrail, va-t-il choiſir la plus belle ? non. Il dit je l'aime, il la prend, &c. —— Voilà comment décide ce grand perſonnage. Mon cher Helvetius, je ne ſais point ſi vous êtes autant

au-deſſus des autres que je le ſens, mais je ſens que vous êtes au-deſſus des autres, & moi je ſuis au-deſſus de vous par l'amitié.

MONTESQUIEU.

A M. HELVETIUS, voyageant en Allemagne.

EH bien, depuis que dans d'autres climats,
Vous portez loin de nous vos penſers & vos pas,
Par-tout, Helvetius, vous aurez vu des hommes;
Ceux de l'antiquité, ceux du ſiecle où nous ſommes,
Diogene nouveau, vous les connoiſſez tous.
Il les eſtimoit peu : que nous en direz-vous ?

Le ſoleil en faiſant ſa ronde
Eclaire mille eſprits divers;
L'un paroît en cet Univers,
Ne reſpirer que le malheur du monde.

Un autre preſqu'auſſi pervers,
Peu ſenſible au Bonheur, peu touché des revers,
Sur tout ce qui ſe paſſe en la machine ronde,
Inſenſible, muet, ne s'échauffant de rien,
Regarde du même œil & le mal & le bien;
Tranquille également quand le tonnerre gronde

Prêt à frapper la vertu ſans ſoutien ;
Et quand le doux eſpoir d'une moiſſon féconde
Charme dans ſes travaux l'agreſte citoyen.

Mais il eſt des cœurs nés ſenſibles,
Doués d'un naturel heureux,
Juſtes, éclairés, généreux,
Qu'un ſage pourſuivi par le ſort rigoureux,
N'éprouva jamais inflexibles.
En avez-vous beaucoup enviſagé
De cet excellent caractere ?
Sans avoir beaucoup voyagé,
Je le crois rare ſur la terre.

Peut être je me trompe, & les charmans récits
Que vous vous apprêtez ſans doute de nous faire,
Sur les penchans des cœurs, les talens des eſprits,
Et ſur les mœurs des différens pays,
Nous aſſureront du contraire.
Avancez ce plaiſir nouveau,
Pour moi, j'en accepte l'augure ;

Heureux de voir l'auteur de la peinture,
Dans le modele du tableau.

Je ſuis avec une extrême conſidération, & le plus inviolable attachement, &c. &c.

LEFEBVRE.

RÉPONSE
DE M. HELVETIUS,
*A M. LE MARQUIS DE ***.*

J'AI reçu, Monſieur, en arrivant dans ma Terre, les nouveaux Ouvrages ſur l'Agriculture que vous m'adreſſez. Les obſervations qu'ils renferment ſont ſans doute très-bonnes, comme Recueil d'obſervations phyſiques. Mais ſi l'on es regarde comme d'une *utilité prochaine* à la France, on ſe trompe. Il faut avant d'en profiter que le Payſan ſache lire, & pour apprendre à lire, il faut qu'il ſoit plus riche. Il faut même qu'il ſoit en état de faire des expériences & d'acheter de nouveaux outils. Le peut-il ? S'il en a les moyens, ſa routine & ſes préjugés lui permettront-ils ces tentatives ?

Sera-ce donc les propriétaires eux-mêmes qui profiteront de ces obſervations ? Mais les propriétaires riches & en état de faire des expériences ſur

ſur leur terrain, demeurent tous à Paris, s'occupent d'autres Emplois & peu d'Agriculture. S'ils habitent la campagne, c'eſt pour peu de temps, c'eſt plutôt pour preſſurer la bourſe de leurs Fermiers que pour les encourager. Il faut vivre à Paris. On a des enfans à placer, des protecteurs à cultiver C'eſt donc la forme du gouvernement qui s'oppoſe à ce que les propriétaires riches reſtent à la campagne. Quant aux propriétaires mal-aiſés qui ſont obligés de s'y fixer; ils ſont dans le cas du payſan.

Il faut donc commencer tout le traité de l'Agriculture par un traité de Finance & de Gouvernement, pour rendre plus riche l'habitant de la campagne. Qu'il ſoit de ſon intérêt d'être induſtrieux; & laiſſez faire cet intérêt, vous pouvez être ſûr qu'il cultivera bien les terres. C'eſt alors que les lumieres des Phyſiciens pourront être utiles aux Agriculteurs. Si l'on ne commence pas par mettre les habitans de la campagne à leur aiſe, & que les propriétaires riches n'aient point d'intérêt d'habiter leurs terres: je regarde alors tout ce qu'on dira ſur l'agriculture comme inutile. C'eſt comme un homme qui feroit une très-belle machine; mais

qui, lorſqu'elle ſeroit faite, ne pourroit agir faute d'eau pour la faire mouvoir.

Il eſt toujours bon cependant que les eſprits ſe tournent vers ce but d'utilité publique & de premiere néceſſité. A force d'en parler & de s'en occuper, il peut venir dans la fantaiſie d'un Miniſtre d'y penſer auſſi. Et pourquoi cette fantaiſie-là ne lui viendroit-elle pas comme une autre? Alors en remontant aux vrais principes qui ſeroient la baſe de l'Agriculture, les obſervations recueillies ſur ce ſujet trouveroient leur place, & ſeroient utiles aux expériences.

PREMIERE LETTRE

DE M. LE COMTE DE ***.

A St. Pétersbourg, ce 20 Septembre 1760.

MONSIEUR,

Vous avez acquis ſi juſtement une eſtime univerſelle, que vous n'êtes point ſurpris de recevoir, des pays les plus éloignés, l'hommage qui vous eſt dû. Votre génié ſupérieur, s'étant communiqué par la voie de l'impreſſion, ſemble vouloir partager avec nous autres les faveurs dont la nature vous a comblé; en révêlant vos connoiſſances il a développé les nôtres. Vous avez droit, Monſieur, à la reconnoiſſance de tous les hommes. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous! Mais je croirois manquer à ce qu'on doit aux perſonnes qui nous inſtruiſent, ſi après avoir lu l'Ouvrage immortel *de l'Eſprit*, je ne remerciois ſon illuſtre Auteur, des avantages que j'en ai tirés. Je m'eſtimerai heureux

ſi ma vénération pour vos lumieres vous prévenoit pour une Nation qui a malheureuſement paſſé dans l'eſprit de bien des gens pour barbare. La plus forte preuve que vous pourriez me donner, Monſieur, de vos ſentimens favorables à mon égard, ſeroit de me procurer l'occaſion de vous être de quelque utilité dans ma Patrie, & de prouver l'admiration & la conſidération diſtinguées avec leſquelles j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
ſerviteur.

REPONSE
DE M. HELVETIUS
A M. le COMTE *de* ***, *Préſident de l'Académie de Saint-Pétersbourg.*

SANS m'arrêter, Monſieur, à tout ce que votre lettre a de flatteur pour mon amour-propre, je vous félicite, je felicite vos compatriotes ſur le zele éclairé que vous montrez pour le progrès des lumieres & de la raiſon. Il eſt des hommes que le Ciel fait naître pour élever l'eſprit & le caractere d'une Nation, & jetter les fondemens de ſa gloire à venir. Le Czar a ébauché l'Ouvrage que vous achevez maintenant. Il faut pour mettre en mouvement la maſſe entiere d'une grande Nation, que pluſieurs Grands hommes ſe ſuccedent ainſi les uns aux autres. Un Souverain a ſans doute des

moyens plus puiſſans pour exciter l'émulation, que le grand Seigneur même le plus accrédité. Mais l'eſprit ſupérieur dans un homme tel que vous, ſupplée à la foibleſſe des moyens. Vous réuniſſez tous les dons de la fortune. Ces avantages de la naiſſance, des dignités & des richeſſes, vous les partagez avec beaucoup d'autres grands Seigneurs. Le ſeul amour de la gloire peut vous diſtinguer d'eux. C'eſt le ſeul bien qu'il vous reſte à envier. C'eſt la récompenſe la plus digne d'une ame élevée ; parce qu'elle eſt toujours un don de la reconnoiſſance publique. La gloire d'une infinité de Nations puiſſantes s'eſt enſevelie ſous les ruines de leurs Capitales. Par vous peut-être la Rome-Ruſſe doit encore ſubſiſter, lorſque le temps en aura détruit la puiſſance. Si les Grecs n'euſſent vaincu que l'Aſie, leur nom ſeroit maintenant oublié. C'eſt aux monumens qu'ils ont élevés aux Sciences & aux Arts qu'ils doivent encore le tribut d'admiration que notre reconnoiſſance leur paie.

Nous partageons encore les hommages que les beaux Génies de Rome ont rendus à la bienfaiſance de Mécene & d'Auguſte. C'eſt à elle

que nous devons les Ouvrages immortels d'Horace & de Virgile. Vous marcherez ſur leurs traces en encourageant dans votre Patrie la liberté de penſer. Il ne faut pas que le ciſeau de la ſuperſtition & de la Théologie rogne les ailes du génie. Qu'a de dangereux la liberté de tout dire ! Les égaremens même de la raiſon ont ſouvent fait naître la lumiere du ſein des ténebres. Il n'y eut jamais que les erreurs que le fanatiſme & la ſuperſtition ont voulu conſacrer, qui aient ſemé le trouble & la diviſion.

J'ai cru m'appercevoir dans la Lettre dont votre Excellence m'a honoré, qu'elle doutoit un peu du ſuccès de ſes efforts. Et ce doute eſt peut-être fondé ſur la difficulté d'accorder une certaine liberté aux Ecrivains de votre Nation. Cette liberté, cependant, eſt abſolument néceſſaire. Avec des chaînes aux pieds, on ne court pas, on rampe.

Pour créer des Hommes illuſtres dans les Sciences & les Arts, il ne ſuffit pas de répandre ſur eux des largeſſes. Il ne faut pas même les leur prodiguer. L'abondance engourdit quelquefois le génie. Le riche éteint l'amour de la gloire dans les jouiſſances. C'eſt par des honneurs &

des distinctions qu'il faut principalement récompenser le mérite Littéraire. La vanité mise en jeu développe les ressorts de l'esprit ; l'appât du gain l'avilit & le courbe aux bassesses. Apollon auroit-il mérité la gloire & les éloges des Poëtes, s'il n'eût été qu'un Dieu, & s'il ne fût pas descendu chez Admete pour y garder ses troupeaux & chanter dans le chœur des Muses ?

Les honneurs entre les mains des Princes, ressemblent à ces talismans dont les Fées font présent dans nos Contes à leurs favoris. Ces talismans perdoient leur vertu sitôt qu'on en faisoit mauvais usage.

Un moyen encore de *lier plus étroitement* les *savans Russes* au Corps des autres Gens de Lettres de l'Europe, & d'exciter leur émulation, est d'associer, à l'exemple de Louis XIV, les Étrangers aux honneurs que vous décernerez à vos Compatriotes. Un Russe l'associé, en France d'un Voltaire, en Angleterre d'un Hume, sera curieux de lire leurs Ouvrages, & voudra bientôt en composer de pareils. C'est ainsi que les lumieres se répandent & que l'émulation s'allume.

Votre Excellence voit que l'intérêt vif qu'elle prend

prend aux Sciences, aux Arts, & en général aux progrès de l'eſprit humain, a paſſé dans mon ame, m'a fait inſiſter ſur des vérités que vous n'ignorez pas. Mais une derniere dont je deſire ſincérement que vous ſoyez convaincu, c'eſt de l'eſtime & du profond reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

De votre Excellence,

Le très- &c.

SECONDE LETTRE

DE M. LE COMTE DE ***.

A M. HELVETIUS.

St. Pétersbourg, ce 27 Juillet 1761.

J'AI reçu la lettre dont vous m'avez honoré : ma ſenſibilité répond au reſpect que je vous dois ; j'en ſerois bien plus charmé encore, ſi je n'y trouvois des éloges que je ne puis mériter. Peut-être, Monſieur, quelque homme mal informé,

vous a-t-il fait de moi un portrait qui ne me reſſemble pas. Peut-être m'a-t-il cru plus puiſſant & plus capable d'effectuer ce que vous attendez de moi. Je veux vous en faire un de moi-même, & vous donner une idée auparavant de notre Etat, par rapport aux Sciences & aux Arts. Pierre premier, après avoir créé ou réformé tout, n'a pas été ſuivi après ſa mort en pluſieurs parties, dans ſes vues & ſages inſtitutions. Les Sciences & les Arts ont pris naiſſance du temps de ce grand homme : nous avions d'habiles gens en pluſieurs genres. Les Artiſtes qui avoient fait leur apprentiſſage en Italie, pouvoient paſſer pour des très-bons Maîtres, & faiſoient honneur à notre Nation. *Le peu de ſoin* qu'on prit après d'encourager ceux-ci, & plus encore la négligence d'en former d'autres, étouffa le germe de tout ce qui venoit d'éclore, & fit évanouir de ſi belles eſpérances. Dans la ſuite des temps, les premiers poſtes de l'Empire étant occupés par des Etrangers, ceux-ci, ſoit que naturellement, ils fuſſent peu portés à faire fleurir les Sciences & les Arts dans un Pays étranger, ſoit qu'ils eurent en vue des objets qui ne leur laiſſerent point le temps de penſer & d'agir avec le zele des Pa-

triotes, ſont reſtés dans une parfaite inaction à cet égard. Cette négligence, dans l'inſtitution de la jeuneſſe, (excepté l'École Militaire *ou le Corps des Cadets*, créé en 1750, de 600 Gentilshommes, qui a produit tant de bons Officiers) a arrêté en quelque maniere les progrès des Sciences & des Arts. Voilà ce qui a fait que le Noble deſir de s'inſtruire en tout, a été ralenti dans pluſieurs de mes Compatriotes. Un intervalle auſſi fâcheux pour nous a fait croire injuſtement à quelques Etrangers, que notre Nation n'eſt pas capable de produire des Hommes tels qu'ils devroient être : Préjugé d'autant plus grand, qu'il faut du temps pour le détruire. Sa Majeſté Impériale, marchant ſur les traces de Pierre-le-Grand, a fondé l'Univerſité de Moſcou & l'Académie des Arts de Saint-Pétersbourg, deſquels j'ai l'honneur d'être Chef. Voilà, Monſieur, deux parties ſeulement dans leſquelles je pourrai rendre ſervice à ma Patrie ; ſi mes lumieres répondoient à mon zele. Je me ſens encouragé par vos conſeils : je le ſerai encore plus, ſi vous me les continuez. Votre lettre pour moi eſt un recueil d'inſtructions ; l'honneur & l'avantage de votre connoiſſance & de celle de quelques autres

Savans, particuliérement de M. de Voltaire, qui ne ceſſe point de me combler des marques de ſon amitié, me flattent au deſſus de toute expreſſion. Que je ſerois heureux, Monſieur, de mériter votre eſtime! Le ſuffrage d'un homme tel que vous m'eſt bien plus glorieux, que ce que nous tenons du caprice de la fortune. Je tâcherai toujours de mettre vos ſages conſeils à profit. Je gagne à tous égards à votre connoiſſance: vous ne retirez de la mienne qu'une reconnoiſſance ſans bornes, jointe à l'admiration avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur.

REPONSE
DE M. HELVETIUS
A M. HUME.

Du premier Avril 1759.

MONSIEUR,

LORSQUE j'ai rendu hommage à la ſupériorité de votre génie & de vos lumieres, j'ai joint ma voix à celle de tous mes concitoyens, & je ſuis très-flatté que vous ayiez bien voulu la diſtinguer. Votre nom honore mon livre, & je l'aurois cité plus ſouvent ſi la ſévérité du Cenſeur me l'eût permis.

Depuis dix mois je ſuis l'objet de la haine & de la perſécution des Dévots, & j'ai malheureuſement appris à mes dépens combien ces Meſſieurs de la Cour éthérée ſont implacables dans leurs vengeances. Mais quelque mal qu'ils m'aient fait, j'en ſuis bien dédommagé, ſi vous accordez

quelque eſtime à l'Ouvrage, & quelque amitié à l'Auteur.

Lorſque la guerre s'eſt déclarée entre les deux Nations, j'avois deſſein d'aller en Angleterre pour y paſſer quelques mois avec des Anglois de mes amis; maintenant que vous voulez bien m'honorer de votre amitié, vous ne doutez pas que le deſir d'y voir un homme que *j'admire*, ne m'y conduiſe dès que la paix me le permettra.

L'objection que vous me faites dans votre lettre me paroît très-bonne, & s'il eſt permis de jurer *in verba magiſtri*, c'eſt ſûrement d'après vous: auſſi ſuis-je prêt à convenir de mon erreur. J'imagine cependant que l'eſtime publique conçue pour un talent ou *une ſcience* doit être l'effet combiné, & de l'utilité dont ce talent eſt au public, & de la difficulté d'y exceller: difficulté que nous ne pouvons meſurer en quelque genre que ce ſoit, que par le grand nombre des entrepriſes comparé au petit nombre des ſuccès. En effet, s'il n'eſt point d'idées innées; qui nous auroit fait naître l'idée de l'eſtime pour un tel talent ſi ce n'eſt l'intérêt? (Expreſſion que je prends dans le ſens le plus étendu, puiſque j'entends par ce mot depuis le plus imperceptible

juſqu'au plus fort degré de plaiſir & de douleur.) Si toutes les Nations ont pour M. Hume la plus haute eſtime, c'eſt que ſes Ouvrages ſont un bienfait pour l'humanité, & que chaque Nation a intérêt d'eſtimer celui qui l'éclaire. Le plaiſir & la douleur, & par conſéquent l'intérêt, doivent donc être les inventeurs de toutes nos idées, & tout s'y doit généralement rapporter, puiſque l'ennui même & la curioſité ſe trouvent alors compris ſous ces noms de plaiſir & de douleur. En partant de-là, voyez & jugez ſi j'ai tort ou raiſon; je m'en rapporte entiérement à vous. A l'égard de l'amitié, il me paroît que la cauſe pour laquelle nous aimons notre ami peut-être plus ou moins claire à notre eſprit, ſelon que nous avons plus ou moins contracté l'habitude de nous étudier nous-mêmes, mais que cette cauſe exiſte toujours; & je lui donne le nom d'intérêt que peut-être on n'a pas toujours pris dans toute l'étendue du ſens que je lui donne.

Je me ſuis acquitté des commiſſions dont vous m'avez chargé, j'ai vu M. l'Abbé Prévôt, il a traduit votre Ouvrage, & malheureuſement les deux premiers volumes ſont déja imprimés. Nous ſommes cependant convenus que dans un *Ap-*

pendix, il renverroit à la fin de ſa traduction les changemens que vous aviez fait dans votre nouvelle Edition. Ce même Abbé m'a paru très-diſpoſé à traduire l'hiſtoire d'Ecoſſe de M. Robertſon, & j'ai pris des meſures pour lui faire parvenir tous ces livres.

Souffrez que je vous remercie ici du préſent ineſtimable de vos Œuvres ; quelques études que j'avois été obligé de faire m'avoient diſtrait de l'étude de la Langue Angloiſe ; je m'y remets pour vous lire & m'éclairer.

Vous ſavez que M. Stuard eſt parti pour Madrid : il m'a promis à ſon retour de paſſer par ma terre. Plût à Dieu que nous fuſſions alors en paix, & que je puſſe partir *avec lui* & ſous ſa protection pour vous aller rendre mes devoirs à Londres ! Si vous découvrez le nom de celui qui veut bien traduire mon Ouvrage, mandez-le moi pour que je le lui envoie. Acceptez-en je vous prie un exemplaire, que mon Libraire adreſſera pour vous à M. Dehondt en Hollande. Comparé au préſent que vous me faites, c'eſt la dragme de la veuve que je vous prie de recevoir avec bonté.

Je ſuis, &c.

FIN.

552228

392
Cazan
1.500.

1er tirage

(E)